This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

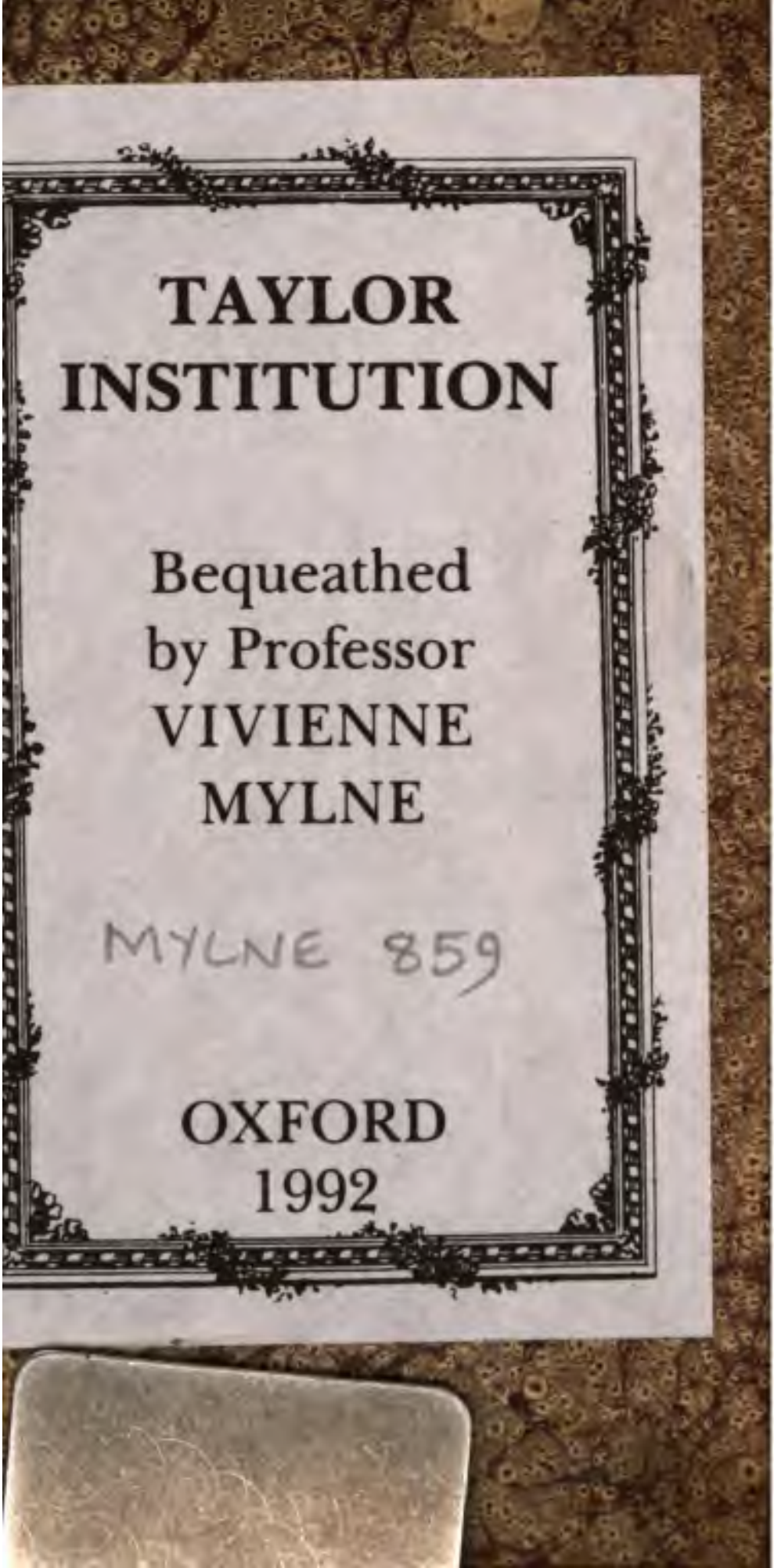
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 859

OXFORD
1992

ŒUVRES
COMPLETTES
DE VADÉ,
OU
RECUEIL
Des Opéra Comiques, Parodies & Pieces fugitives de cet Auteur.

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles.

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.

A LONDRES.

1785.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

LE TROMPEUR TROMPÉ,

OU

LA RENCONTRE IMPRÉVUE,

OPÉRA COMIQUE,

EN UN ACTE,

Représenté, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Foire Saint-Germain, le 18 Février 1754.

ACTEURS.

LE COMTE.

CIDALISE.

COLETTE.

LICIDAS, Amant de Colette.

LA FRANCE, Coureur du Comte.

La Scene eſt dans un boſquet voiſin du château du Comte, aux environs de Paris.

LE TROMPEUR TROMPÉ.

SCENE PREMIERE.

LICIDAS, *ſeul.*

Air : *Du Menuet Allemand.*

QUE mon ame eſt inquiette,
Je n'ai point vu ma Colette,
Si l'ardeur
D'un Seigneur
Alloit la rendre coquette!
Un cœur que l'on pourſuit,
Eſt bientôt ſéduit
Quand on l'éblouit.
Un berger
Sait s'engager;
Mais un grand
Surprend.

Air : Ah ! mon Dieu, que de belles Dames.

Ah ! je la vois paroître.

SCENE II.

COLETTE, LICIDAS.

COLETTE.

Même air.

MON cher Licidas.

LICIDAS.

Je ſens l'eſpoir renaître.

COLETTE

Qu'as-tu donc ?

LICIDAS.

Hélas !

Ce Seigneur...

COLETTE.

Pourra bien connoître

Qu'il ne me plaît pas.

Air : *La mort de mon cher pere.*

Mais, s'il nous trouve enſemble,
Il faut cacher ton feu.

LICIDAS.

Hélas ! lorſque je tremble
Tu me raſſures peu.

COLETTE.

Le Comte prétend plaire,
Il eſt à redouter.

LICIDAS.

Qui nous force à nous taire,
Peut ſe faire écouter.

COLETTE.

Air : *Un mouvement de curioſité.*

Va, ne crains rien, vainement il me flatte.

LICIDAS.

Mais il n'eſt pas un ſeul jour ſans te voir.

COLETTE.

Sois assuré qu'autant il me trouve ingrate,
Autant sur moi ton amour a de pouvoir.

LICIDAS.

Avec le bien quand la grandeur éclate,
Pour plaire on a tout ce qu'il faut avoir.

COLETTE.

Air : *Du Dieu des cœurs.*

De tous les cœurs
C'est au tien que j'aspire ;
Je ris des vains honneurs,
Ma chaîne vaut seule un empire.

LICIDAS.

Air : *Ma commere, quand je danse.*

De moi le plaisir s'empare,
Tout annonce mon bonheur.

(*Il baise la main de Colette, lorsqu'elle lui répond.*)

COLETTE.

Par ſes biens l'amour répare,
Le mal produit par l'erreur.

SCENE III.

COLETTE, LICIDAS, LA FRANCE.

LA FRANCE, *les ſurprenant.*

Suite du même air ci-deſſus.

C'EST fort bien fait !

COLETTE.

Ah ! l'indiſcret.

LA FRANCE.

Je ſuis prudent,
Et qui plus eſt, accommodant.
Si de vous on le ſépare
Vous m'aurez en attendant.

COLETTE.

Air : *Vantez-vous en.*

Il eſt libre dans ſon langage.

LA FRANCE.

Vous avez l'air d'être fort ſage.

LICIDAS.

Apprenez qu'elle l'eſt auſſi.

LA FRANCE.

Ah! vraiment oui, *bis.*

COLETTE.

Fuyons, éloignons-nous de lui.

(*Ils ſortent.*)

LA FRANCE.

Oui, ſavez-vous dans un bocage,
Je devine votre trantran;
Vantez-vous en;

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Ce drôle eſt rival de mon maître,
Par conſéquent le mien auſſi.

Je vois Cidaliſe paroître,
Morbleu cachons ce carton-ci.

SCENE IV.

CIDALISE, L'A FRANCE.

CIDALISE.

Air : *Plus inconſtant que l'onde, &c.*

EN ſa faveur,
Un amant nous décide,
Son feu timide
Paſſe dans le cœur ;
Mais quand notre aveu le guide
Sur le trône du bonheur,
Il préſide avec hauteur.
Le Comte eſt un ingrat,
Mes attraits lui tournent la tête ;
Mais ma conquête
En a fait un fat.

Air : *Que chacun de nous ſe livre.*

Pourquoi regretter un traître ?....
Mais j'apperçois ſon coureur ;
Viens, parle, que fait ton maître ?
(*Elle s'en ſaiſit.*)

LA FRANCE.

Madame, point de fureur.

CIDALISE, *furieuſe.*

Il faut que tu me réponde.

LA FRANCE.

Je ne demande pas mieux ;
Mais ſi Madame me gronde,
Je me ſauve de ces lieux.

CIDALISE, *ſe radouciſſant.*

Moi, te gronder !
Non, mon pauvre la-France,
Tu peux garder,
Si tu veux le ſilence.
Tien.
(*Elle tire une bourſe qu'elle lui donne.*)

LA FRANCE.

Vous payez trop l'éloquence,
Pour que je ne diſe rien.

CIDALISE.

Air : *Lucas ſe plaint que ſa femme.*

J'imagine que le Comte
Ne ſe ſouvient plus de moi.

LA FRANCE.

Vous paroiſſez un peu prompte
A juger mal de ſa foi.

CIDALISE.

Tu m'en impoſe.

LA FRANCE, *à part.*

On ſe doute ici, je crois,
De quelque choſe.

CIDALISE.

Air : *Pour la Baronne.*

Dans ce village,
Dis-moi qui peut donc l'attirer ?

LA FRANCE.

Le deſſein de devenir ſage,
Le contraint de ſe retirer
Dans ce village.

CIDALISE.

Air : *Ma raiſon s'en va grand train.*

As-tu fini tes propos ?

LA FRANCE.

Tenez, Madame, en deux mots,
Mon maître en ces lieux,
Epris des beaux yeux
D'une ſimple bergere,
Quitte ſa petite maiſon,
Pour tâcher de lui plaire.

CIDALISE.

C'eſt bon.

LA FRANCE.

Voilà tout le myſtere.

CIDALISE.

Air : *L'occaſion fait le larron.*

La préférence eſt du dernier perfide,
Mais

Mais je veux voir cet admirable objet:
Elle a donc fait un progrès bien rapide.

LA FRANCE.

Motus.

CIDALISE.

Toi-même, sois discret.

LA FRANCE.

Air : *Adieu paniers, vendanges, &c.*

J'ai beau lui dire que vous êtes
Plus belle que ce tendron-là.

CIDALISE.

Eh! que répond-il à cela?

LA FRANCE.

Adieu, paniers, vendanges sont faites.

CIDALISE.

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Il sait que nous sommes liés,
Par un dédit considérable.

LA FRANCE.

A moins que vous ne l'épousiez,
Je crois le billet impayable.

CIDALISE.

Air : *Si des galans de la ville.*

Se voir quitter la premiere,
Ah ! c'eſt renverſer la loi ;
Quoi traiter de la maniere,
Une femme comme moi ?
Oui, le trait eſt admirable ;
Je m'en ſouviendrai toujours ;
Mais un petit-maître aimable,
Aime-t-il plus de huit jours ?
Se voir quitter, &c.

Par complaiſance on s'arrange,
Pour lui faire un certain ſort ;
Et point du tout, Monſieur change,
Sans prouver aux gens leur tort.
Se voir quitter, &c.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Comment ſe nomme la poulette,
Ce prodige ſi beau ?

LA FRANCE.

Colette.

CIDALISE.

Le Comte a le goût villageois.
Ne lui dis pas que tu m'as vue;
Je ſaurai bientôt dans ce bois,
Jouer la rencontre imprévue.

SCENE V.

LA FRANCE, *ſeul.*

Air : *Mais comment ſes yeux ſont humides.*

RAMENEZ-LE, s'il eſt poſſible;
Mais je le crois incorrigible.
En amour il veut du nouveau:
Il parcourt en galant habile,
Tantôt la cour, tantôt la ville.
Aujourd'hui c'eſt dans un hameau
Qu'il offre le galant tableau
D'un feu qui ne durera guere;
Et pour cette preſſante affaire,

Je reviens exprès de Paris,
Chercher des bijoux de tout prix.
Pompons, rubans, chiffons, que
ſais-je.
Je ſuis ſi las de ce manege,
Que je donnerois de bon cœur
Au diable l'emploi de Coureur.

SCENE VI.

LE COMTE, LA FRANCE.

LE COMTE.

Air: *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

EH bien! as-tu fait tes emplettes?

LA FRANCE.

Oui, Monſieur, elles ſont complettes;
Mais vos deſſeins, en vérité,
Ont lieu de piquer Cidaliſe:
Vous devriez, par probité,
Renoncer à votre entrepriſe.

LE COMTE.

Air : *Où allez-vous M. l'Abbé.*

Maraud, je ſais ce que je fais :
Et ſi vous m'objectez jamais
Des maximes pareilles.

LA FRANCE.

Eh bien ?

LE COMTE.

Vous avez des oreilles :
Vous m'entendez bien.

LA FRANCE.

Air : *Ah ! qu'on a bien fait d'inventer l'enfer.*

Parbleu, Monſieur, je vous entends ;
La menace eſt aſſez claire ;
Vous aimez les appas naiſſans
D'une gentille Bergere :
Vous avez raiſon ; oh diable ! je ſens
L'importance de l'affaire.

LE COMTE.

Air : *Charmant amour.*

Eh! quoi donc tu veux,
Que bornant mes vœux
A la fade conſtance,
J'aille ſottement,
Eternellement
De la même être amant?
Il faut varier;
Je veux eſſayer
Un peu de l'innocence:
Je ſuis las de voir,
Un teint dont le pouvoir
S'efface chaque jour.

LA FRANCE.

Air : *Lure, lure, lure, flon, flon, flon.*

Monſieur, pouvoit-on?...

LE COMTE.

Ouvre ce carton,
Et ne me fais plus de réplique.

LA FRANCE.

Mais encore faut-il que l'on s'explique :

Votre Bijoutier eſt malin.

(*Tirant des diamans.*)

Il a fait d'abord quelque difficulté ; mais après avoir reçu votre argent : Il n'y a rien que je ne faſſe pour M. le Comte, a-t-il dit : diable ! ce qu'il paie comptant vaut bien une lettre-de-change.

Votre Horloger eſt aſſez fin.

(*Tirant une montre.*)

Il a pris votre quittance de rente ſur la ville, en diſant que cela ne preſſoit pas, & qu'il vous garantiſſoit cette montre tant qu'elle iroit bien : ah ! c'eſt un honnête homme.

La Marchande de modes enfin.

(*Il aveint des rubans.*)

En recevant le montant de votre

mémoire : eh ! mon Dieu, Monſieur de la France, je ſuis bien fâchée de la peine : comment ſe porte Monſieur le Comte ? Vous êtes las, repoſez-vous ; voulez-vous vous rafraîchir ? Madame, votre ſerviteur, mon maître m'attend. Adieu, Monſieur de la France, aſſurez bien M. le Comte que je ne l'ai fait aſſigner qu'à regret, que tout eſt à ſon ſervice. Eh puis.

LE COMTE.

Me rompras-tu long-tems la tête ?

LA FRANCE.

Lure, lure, lure,
Flon, flon, flon,
Chacun a ſon ton,
Son allure.

Air : *L'Inſulaire.*

La vôtre eſt d'être un peu volage.

LE COMTE.

C'eſt un tort que j'ai quelquefois

Au fond, Cidaliſe m'engage,
L'hymen un jour aura ſes droits.
En la trompant, je lui conſerve,
Ce qu'on appelle un feu décent.
Mais à préſent,
L'amuſement
Eſt mon but; le conquérant
Et l'amant,
Ont toujours un corps de réſerve,
Pour faire face à tout événement.

LA FRANCE.

Air: *Tant que Margot fut au village.*

Colette pourroit, ſans miracle,
Aimer quelqu'un.

LE COMTE.

Je le voudrois.
Une conquête ſans obſtacle,
Perd la moitié de ſes attraits.
Elle vient...

LA FRANCE, *à part.*

Bon, dans une amourette
Un maître, pour nous, fait ſa cour,

Chacun a ſon tour,
Liron, lirette,
Chacun a ſon tour.

SCENE VII.

COLETTE, LE COMTE, LA FRANCE.

LE COMTE, *allant au-devant de Colette.*

Air : *Babet, que t'es gentille.*

POUR orner ce ſéjour,
Venez, belle Colette ;
On voit bien que l'amour,
Regne à votre toilette :
Ce petit mutin,
A ſur votre tein,
Mis le lys & la roſe,
Vous armant ainſi de ſes traits,

Il entend bien ſes intérêts.
Donnez cette main.

COLETTE.

Mais...

LE COMTE.

Quoi, mais?

COLETTE.

Tenez, Monſieur, je n'oſe.
Tenez, Monſieur, je n'oſe.

LE COMTE.

Air : Avoir du bien.

Cette rougeur,
D'un aveu flatteur
Eſt le préſage,
Cet air d'ingénuité,
Fait honneur à votre beauté;
Sans le ſecours du brillant uſage,
Votre douceur ſait ravir l'hommage;
Un regard porte coup,
Vous me plaiſez beaucoup,
Mais beaucoup.

Air : *Gentille Pélérine.*

Je crois qu'elle balance...
Vous gardez le ſilence.

COLETTE.

Monſieur, c'eſt que je penſe.

LE COMTE.

Expliquez-moi cela ?

COLETTE.

Votre éclat m'embarraſſe.

LE COMTE.

Mais, mais qu'elle a de grace !
Il faut que je t'embraſſe....

COLETTE.

Hola, Monſieur, hola !
C'eſt pour le cœur que ſont faits ces
tranſports-là.

Air : *Ce ruiſſeau qui dans la plaine.*

De même qu'une étincelle,
Brille & s'éteint à l'inſtant,

Votre

Votre flamme peu fidelle,
S'annonce & meurt en naiſſant.
Vous ſéduiſez avec grace :
A peine êtes-vous vainqueur,
Que chez vous l'amour s'efface
Et reſte dans notre cœur.
Un penchant qui vous amuſe,
Devient pour nous un lien,
Tout dit que je vous refuſe,
Et tout dit que je fais bien.

LE COMTE.

Air : *Ah ! tu veux que j'expire.*

C'eſt parler comme un ange,
Venez, que j'arrange
Ces rubans ;
Recevez ces brillans,
Gages de mes tranſports galans.

COLETTE.

Monſieur, votre offre eſt vaine,
Mon cœur ſent
Tout le piége de ce préſent ;

N'eſpérez pas que je m'y prenne:
L'amour ne doit avoir de chaîne
Que celle du ſentiment.

LE COMTE.

Comment diable! vraiment
C'eſt parler comme un ange;
Venez que j'arrange
Ces rubans,
Recevez ces brillans,
Gages de mes tranſports galans.
Prenez, ma fille, prenez,
Vous en ſerez plus belle;
D'ailleurs, vous imaginez
Qu'on vous les a deſtinés.
Savez-vous qu'un cœur rebelle,
Nuit aux appas?
N'en doutez pas:
Quoi, vous voulez que mon zele,
Soit ſans effet?
C'eſt fort mal fait.
Colette, regardez-moi;
Ai-je l'air infidele?

Soupirer de bonne foi,
Aimer plus qu'il ne faut,
Eſt mon grand défaut.

COLETTE.

Non, non.

LE COMTE.

Ah! le propos eſt fort bon.
Mais en vérité,
Je vous ai prêté
Cet air de dignité.
Comment!
Pour être votre amant,
Il faut donc bien paroître charmant?
Mes meſures
Sont très-sûres,
J'ai, pour vous,
Fait venir tous ces bijoux.

COLETTE.

Mais je n'en veux point.

LE COMTE.

Voici tout le point;

Prenez-les, ou non,
Je ſuis homme de nom;
Mon cœur charmé,
Trop enflammé,
Doit être aimé.

(*Il ſort.*)

COLETTE, *regardant les bijoux.*

Hélas!
S'ils venoient de Licidas!...
Mais mon cœur n'en eſt point épris,
Un bienfait ſans amour, perd ſon prix.

SCENE VIII.

COLETTE, LA FRANCE.

COLETTE.

Air : *Non je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

QU'ENTEND-IL par ces mots de meſures très-ſûres?

LA FRANCE.

Ma foi, l'on vous deſtine aux grandes aventures,
Votre déguiſement pour partir eſt tout prêt.

COLETTE.

Plus il veut m'éblouir, moins je crains ſon projet.

LA FRANCE.

Air : *Je paſſe la nuit & le jour.*

Savez-vous bien, jeune tendron,
Que vous êtes diablement fiere ?
Pourquoi faire tant de façon ?
Comment ! une ſimple bergere,
Réſiſte à tous ces bijoux-là ?
Si vous étiez à l'Opéra,
A l'Opéra,
A l'Opéra,
Vous penſeriez mieux que cela.

COLETTE.

Air : *Dans le fond d'une écurie.*

Vos conſeils, Monſieur la France,

Peuvent être de bon ſens ;
Mais que ces préſens,
Votre langue m'offenſe,
Reportez-les à l'inſtant.

LA FRANCE.

Ils ſont en votre puiſſance :
(*A part.*)
Fille qui balance tant,
En demande encore autant.
(*Il ſort.*)

SCENE IX.

COLETTE, *ſeule.*

Air : *A notre bonheur l'amour préſide.*

A LA ville on ſe laiſſe donc prendre
Aux appas trompeurs d'un vain éclat :
Quoi donc, le cœur peut-il être tendre,
Dès qu'il ceſſe d'être délicat ?

Bien loin que l'amour en ces lieux
regne,
Sans doute il dédaigne
D'y porter ſes traits.
Du cœur les ſoupirs ſont l'interprête,
Mais qui les achete
N'en jouit jamais.

Air : *Raiſonnez, ma muſette.*

Une dame s'avance,
Evitons ſa préſence :
Toutes ces femmes-là
Sont fieres....

SCENE X.

CIDALISE, COLETTE.

CIDALISE, *achevant l'air.*

RESTEZ-là.

Air : *J'ai deux amans, &c.*

Ah ! voilà donc cet objet redoutable ?

Eſt-ce vous qu'on oſe trouver jolie ?
Quoi ! vous êtes ce minois merveilleux
Dont je daignois m'alarmer ; ah ! grands Dieux,
Ma jalouſie
Eſt bien punie.
En honneur je vous croyois mieux ;
Allez ma mie,
Je ſuis guérie ;
Sachez que vous avez de petits yeux !
Quoi, voilà donc cet objet radieux !
Eſt-ce vous qu'on oſe trouver jolie ?

COLETTE.

Il eſt vrai qu'on a le front en ces lieux
De me trouver l'air moins diſgracieux.

CIDALISE, *appercevant les bijoux.*

Air : *Cet oracle eſt plus sûr, &c.*

Que vois-je ! pour moi quelle honte !
Sans doute que Monſieur le Comte
Vous a donné ceci ?

COLETTE.

Je n'en diſconviens pas.

CIDALISE.

En convenir, quelle imprudence ;
J'en tirerai bientôt vengeance :
Cet oracle eſt plus sûr que celui de
Calchas.

COLETTE.

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

Calchas, que veut dire cela !

CIDALISE.

Mais quelle inſolente eſt-ce là !
Je crois encor qu'elle plaiſante !
Le perſifflage vous va mal.

COLETTE.

Perſifflage !

CIDALISE.

Elle eſt aſſommante.

COLETTE.

J'ignore auſſi cet animal.

CIDALISE.

Air : *De néceſſité néceſſitante.*

Allez, vous n'êtes qu'une pécore,
Et je vous le dis ſans métaphore ;
Car avec un être qui végète.

COLETTE.

Plus clairement parlez à Colette.

CIDALISE.

Air : *De l'amour je ſubis les loix.*

Savez-vous
Ma chere, entre nous,
Qui je ſuis,
Et ce que je puis.

COLETTE.

Vous pouvez
M'éblouir, ſans doute,
Avec les mots que vous ſavez.

CIDALISE.

Apprenez,
Sur-tout retenez

Que mon rang
Ici vous défend
Cet orgueil
Que votre ame écoute ;
Et dont je ſuis l'écueil.
Il vous ſied bien, en vérité,
De vous croire une déité,
Et de balancer des attraits,
Qui, ſachez-le, ſont sûrs de leurs traits.

COLETTE.

Je le crois,
Et même je dois
Avouer,
Que pour les louer,
Il faudroit
Que Monſieur le Comte
Employât ſon langage adroit.

CIDALISE.

Il ſuffit ;
Mettez à profit
Mes avis.

COLETTE.

Ils ſeront ſuivis,
Je ſaurai
Déplaire....

CIDALISE.

J'y compte.

COLETTE.

Ou bien je ne pourrai.

CIDALISE.

Air: *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Ou vous ne pourrez, quelle audace!

COLETTE.

Mais, comment faut-il que je faſſe?
Donnez-moi donc quelque leçon.

CIDALISE.

Qui moi? des leçons pour déplaire!
Allez, les femmes de mon ton
N'excellent que dans le contraire.

Air: *Des Sauvages.*

Si
Je vous revois ici

De mon ingrat
Faire aucun état,
Craignez l'éclat.

COLETTE.

Air : *Je ſuis Philoſophe, moi.*

Non, non, le cœur de la ſimple Colette,
N'eſt point ambitieux.

CIDALISE.

Oui, mais pourtant ces brillans, ma poulete,
Sont le prix de vos feux.

COLETTE.

Vainement l'art m'offre ſon impoſture;
J'aime la nature,
Moi,
J'aime la nature.

Air : *Que je regrette mon Amant.*

Je ſoupire pour un berger,
Et le même feu nous anime.

CIDALISE.

(Elle prend les présens du Comte, & en orne Colette.)

Mon cœur, vous venez de changer
Toute ma fureur en estime.
Vous me touchez,
Approchez :
Ces bijoux
Sont pour vous.

COLETTE.

Quel dessein!

CIDALISE.

Je veux enfin,
Que vous les teniez de ma main.

COLETTE.

Air : *Dame Javote, Dame Javote.*

Ah! Madame. *bis.*

CIDALISE.

Du Comte ne craignez rien,
Je protege votre flamme.

COLETTE.

Ah! Madame. *bis.*

CIDALISE *la baiſe.*

Air : *Un mouvement de curioſité.*

Embraſſez-moi, ma joie eſt ſans égale,
Vous me plaiſez, cela vous ſied au mieux.

COLETTE.

Madame rit....

CIDALISE.

Non, je ſuis impartiale.

COLETTE.

Mais, ſelon vous, j'ai pourtant des petits yeux.

CIDALISE.

Un cœur jaloux qui juge ſa rivale,
Trouve toujours ſes attraits odieux.

Air ; *Tout roule aujourd'hui, &c.*

Je vous laiſſe, belle Coleste. *I*

COLETTE.

Mais, le Comte veut m'enlever.

CIDALISE.

Inſtruite de ce qu'il projette,
Je ſaurai vous en préſerver :
Si déſormais il ſe préſente,
N'allez pas le décourager;
Chargez-vous d'être complaiſante,
Moi, je me charge du danger.

SCENE XI.

COLETTE, LICIDAS.

COLETTE.

Air : *De la Luſtucru, Contre-danſe.*

AH! je reſpire,
Mon cher Licidas,
Que ne puis-je, hélas!
De cet événement t'inſtruire.

Ah ! je reſpire,
Mon cher Licidas.

(*Licidas paroît en cet endroit.*)

Viens.... Mais que veut dire
Cet air d'embarras ?
Quoi donc, tu ſoupire
Et ne réponds pas ?
Mon cœur ne reſpire,
Que pour t'en donner l'empire.
Quoi donc, tu ſoupire
Et ne réponds pas.
L'amour qui m'inſpire
Pour toi n'a-t-il plus d'appas ?

LICIDAS.

Air : *Menuet du Comte de Saxe.*

Non, ce Dieu perd tous ſes droits,
Je ne ſuis plus ſes loix,
Je dégage
Pour jamais mon cœur de l'eſclavage.
Oui, les preuves que je vois
D'un autre hommage

Suffiſent bien pour briſer mes fers ;
Les nœuds brillans qui vous ſont offerts,
Plus que les miens vous ſont chers.

COLETTE.

Air : *Ah ! maman que je l'échappai belle.*

Quoi, lorſqu'à lui ſeul je m'abandonne,
Licidas aimé,
Eſt alarmé,
Et me ſoupçonne ?
Quoi, lorſqu'à lui ſeul je m'abandonne.

LICIDAS.

Ah ! puis-je douter
De ce que je vois éclater ?

COLETTE.

D'un Seigneur négligeant la victoire,
A lui réſiſter,
Le rebuter,
Je mets ma gloire.

Et votre injuſtice vous fait croire
Une trahiſon,
Que mériteroit le ſoupçon.

LICIDAS.

Ah! pardonne à ma flamme inquiette,
Vas, ſi je crains tant,
C'eſt que ſouvent,
Chere Colette,
La plus fiere ne doit ſa défaite
Qu'à ces ornemens,
Qui ſont la honte des amans.

COLETTE.

Air : *Je vais revoir ma charmante Maîtreſſe.*

Quand on ſe rend aux préſens d'importance,
Adieu repos, gaité, décence,
Les regrets s'emparent du cœur;
Mais quand on chérit un vainqueur
Qui n'a pour bien que ſa conſtance,
Nos jours filés par l'innocence,
Coulent dans le vrai bonheur. *bis.*

LICIDAS.

Air : *Sur le Pont d'Avignon.*

De qui tiens-tu ceux-ci ?

COLETTE.

D'une puiſſante Dame,
Qui, contre ton rival, protege notre flamme.

LICIDAS.

Air : *Par ma foi, l'eau me vient, &c.*

Non, rien à préſent dans la nature
N'eſt égal au bonheur d'être à toi.
Un ſeul de tes regards me raſſure,
Un ſoupir me répond de ta foi ;
Et j'ai pu te faire une injure ;
Que vas-tu dire ? réponds-moi ?

COLETTE.

Que rien à préſent dans la nature,
N'eſt égal au bonheur d'être à toi.

LICIDAS.

Air : *Non, vous ne m'aimez pas.*

Je ne dois plus rien craindre,

COLETTE,

Le Comte vient.

LICIDAS.

Hélas!

Que faut-il faire?

COLETTE.

Feindre

Qu'en vain je ſuis tes pas;
Que ton cœur me néglige,
Qu'il rit de mes appas.

LICIDAS.

Oui, mais....

COLETTE.

Mais je l'exige.

Colette voyant arriver le Comte, dit à Licidas.

Non, vous ne m'aimez pas.

SCENE XII.

LE COMTE, LICIDAS, COLETTE.

LE COMTE.

Air : *La Fanfare de St. Cloud.*

LE refus eſt fort bizarre,
Ah ! parbleu, je vous y prends.

COLETTE.

Oui, Monſieur, je me déclare
Au plus cruel des amans.

LE COMTE.

J'en ſuis fort aiſe, il me venge,
Car vous m'avez ſu fâcher ;
Mais par quel caprice étrange
A-t-il donc pu vous toucher ?

COLETTE.

Air : *Sous un ombrage frais.*

Un jour au bois,

De loin j'apperçois,
Un jeune enfant ingénu,
Nu,
Un arc, des traits,
Formoient ſes attraits.
Pour le voir, j'avance exprès,
Près.
Bientôt je ſens
Qu'il s'empare de mes ſens;
Depuis ce jour,
(*Montrant Licidas.*)
Pour lui ſeul j'ai de l'amour,
Mais ce Berger,
Loin de s'engager,
D'un feu cruel qu'il nourrit,
Rit.

LE COMTE.

Air : *Un Cordelier d'une riche encolure.*

Je n'entends rien à cette moutonnade,
Quel jargon mauſſade?
Quoi donc dans vos champs?

Liſez-vous des romans?
Vous avez vu l'Amour? Rien n'eſt ſi drôle:
Vous devenez folle:
Quoi donc, ces préſens
Vous troublent-ils les ſens?

COLETTE.

Air: *Réveillez-vous, belle endormie.*

Monſieur, en eux je ne regarde
Que la main qui les a donnés;
Oui, de tout mon cœur je les garde.

LE COMTE.

Par ces mots vous me couronnez.

Air: *Que chacun de nous ſe livre.*

(*à Licidas.*)

Sans doute que ton cœur aime
Quelque Bergere en ces lieux.

LICIDAS.

Oui, mon ardeur eſt extrême,
Et je le jure.

LE COMTE.

Tant mieux.

COLETTE.

J'ai défendu de le dire.

LE COMTE.

S'il le penſe il doit l'oſer ;
Vole à l'objet qui t'inſpire ;
Tiens, voilà pour l'épouſer.

(*Il lui donne ou préſente une bourſe qu'il refuſe.*)

Air : *Ah ! qu'on a bien fait d'inventer l'enfer.*

Me refuſer, ſeroit fort mal,
Prends, à toi je m'intéreſſe.

LICIDAS.

Mais....

LE COMTE.

Mais tu fais l'original.

(*Licidas reçoit.*)

Treve de délicateſſe.

Dans le deſſein d'être conſtant.

COLETTE.

Je ſens que votre feu m'honore.

LE COMTE, *à part.*

Nous arrivons au bel inſtant.

COLETTE.

Mais, n'aimeriez-vous pas ailleurs?
Car vous autres, jolis Seigneurs,
Courant à la fois
Nombre de minois,
Sans faire aucun choix,
Vous prenez certains droits.

LE COMTE.

A Paris, j'ai ſouvent ſu plaire;
Mais, ma foi, ce n'eſt pas mon fait.

COLETTE.

L'amour n'y préſide donc guere?

LE COMTE.

Je vais vous en faire un portrait.

Air : *Du Menuet d'Exaudet.*

En ces lieux
Par les nœuds
Du caprice,
Une belle nous retient,
L'engagement ne tient
Que par artifice.
Faux deſirs,
Faux ſoupirs,
Tout eſt ruſe ;
Et de manquer à ſa foi,
L'ennui porte avec ſoi
L'excuſe.
On ſait ſe paſſer d'eſtime,
C'eſt un point que l'on ſupprime ;
Des travers,
De grands airs,
Ton frivole,
Voilà le talent divin
Dont une femme enfin
Eſt folle.
En un jour

Notre amour
S'émancipe;
Amant, sans être amoureux,
Sans bonheur, être heureux,
Volage par principe,
L'agrément
D'un moment
Nous enchaîne,
Sans plaisir on s'est uni,
Et l'on se quitte aussi
Sans peine.

COLETTE.

Air: *Ah! comment pourroit-on*, &c.

Je crains fort.

LE COMTE.

Mais, vous auriez tort,
Car je veux vous faire un sort;
Et mon goût
Est d'honneur changé du tout au tout.

COLETTE.

L'apparence
Le prouve assurément.

LE COMTE.

Ah! plus de réſiſtance;
L'objet le plus charmant,
Ne connoît l'exiſtence
Que par un amant.

COLETTE.

Air: *Le bonheur de ta vie.*

Je ne vivrai que pour le mien.

LE COMTE.

Je vous trouve du dernier bien,
On vous prépare un doux lien.

COLETTE.

Hélas! j'en meurs d'envie.

LE COMTE.

Colette, il ne manquera rien
Au bonheur de ta vie.

SCENE XIV.

LE COMTE, COLETTE, LA FRANCE.

LE COMTE.

Air : *Toujours va qui danse.*

DEPUIS une heure je t'attends.

LA FRANCE, *tenant un déguisement complet.*

J'ai pourtant couru comme un Basque.

LE COMTE, *à Colette.*

En mettant ces habillemens,
Prenez aussi ce masque,
Pour vous soustraire à vos parens;
Il faut de la prudence.

LA FRANCE, *à part.*

Talera, la, la, la, la, la,
Serviteur à la danse.

Air : *Mais de quels magaſins ſecrets.*

Vous fixez un aimable amant.

COLETTE.

Je le chéris aſſurément,
De me voir à lui, qu'il me tarde!

LE COMTE.

Vois! mon ſort n'eſt-il pas charmant?

LA FRANCE.

Je vous en fais mon compliment,
Je ſais tout ce que l'on vous garde.

LE COMTE.

Air : *Ziſte, zeſte, zon, zon, zon.*

Supportez un moment d'abſence,
Vous m'avez tellement diſtrait,
Que mon caroſſe n'eſt pas prêt;
Mais point d'impatience!
Toi.

LA FRANCE.

Monſieur!

LE COMTE *lui parle à l'oreille.*

Ecoute....

LA FRANCE.

C'eſt bon.

LE COMTE, *s'en allant.*

Habille-la tout au plus leſte.

LA FRANCE.

Ziſte, zeſte,
Zon, zon, zon,
Il en ſera pour la façon.

SCENE XV.

COLETTE, LA FRANCE.

COLETTE.

Air : *Ah! Chevalier, arrivez donc.*

COMMENT ſavez-vous mes refus?

LA FRANCE.

J'ai tout appris de Cidaliſe,
Un dédit de vingt mille écus,

Sur mon Maître lui donne priſe;
Si d'un garçon
De ma façon,
Vous approuviez l'entrepriſe,
Tout ſeroit dit,
Mais du dédit,
Vous pourriez me faire crédit.

COLETTE.

Air: *Je ſuis un bon Frotteur.*

L'échange eſt fort flatteur.

LA FRANCE.

Je ſuis un bon coureur.
Oui, Bergere.

COLETTE.

Eh bien! Monſieur, courez,
Tant que vous pourrez,
Vous arriverez.

LA FRANCE.

Vous m'enchantez.

COLETTE.

Croyez-moi, partez.

LA FRANCE.

Au moins pour Cythere,
Donnez-moi donc
Quelque commiſſion.

SCENE XVI.

CIDALISE, COLETTE, LA FRANCE.

COLETTE.

Air : *Des découpures.*

OUI, je vous charge d'avertir....
Mais elle s'avance.

CIDALISE, *à la France.*

Où eſt donc ta vigilance?

LA FRANCE.

Je ſortois pour vous avertir,
Voici les apprêts qui devoient lui ſervir.

CIDALISE,

CIDALISE, *prenant le déguiſement.*

Donne-moi, donne-moi, donne-moi tout.

LA FRANCE.

Mais que va-t-il dire?

CIDALISE.

Mon pouvoir doit te ſuffire;

(*Elle s'habille.*)

Donne-moi, donne-moi, donne-moi tout.

LA FRANCE, *aidant à la traveſtir.*

A vous obéir, la France ſe réſout.

Air : *Le Seigneur Turc a raiſon.*

Mais, c'eſt pourtant m'expoſer
A quelque bouraſque.

CIDALISE, *toujours s'habillant.*

Va, je ſaurai l'appaiſer.

LA FRANCE.

Il eſt diablement fantaſque.

COLETTE, *lui mettant le masque.*

Daignez au moins m'occuper.

LA FRANCE, *à part.*

Madame, pour attraper,
N'a pas besoin de masque.

CIDALISE.

Air: *Voici les Dragons qui viennent.*

J'entends le bruit d'un caroſſe.

COLETTE.

Vîte ſauvons-nous.

LA FRANCE.

Colette, ſi l'on me roſſe,
J'eſpere que notre noce.

COLETTE, *ironiquement.*

On penſe à vous. *bis.*

SCENE XVII.

CIDALISE, *seule.*

Air: *Je me maque du qu'en dira-t-on.*

Ce moment
Est pour moi charmant;
Que va me répondre
Mon perfide amant?
Mais au plaisir de le confondre,
Si le tendre amour,
Joint en ce jour,
Un vrai retour,
Ce moment
Mille fois charmant
Pourra me répondre
D'un sincere amant.

SCENE XVIII.

LE COMTE, CIDALISE.

LE COMTE.

Air : *Quoi ! vous partez.*

ALLONS, partons, ſans que rien
nous arrête !
Paris doit ſeul fixer votre ſéjour ;
Que vos beaux yeux conduiſent leur
conquête,
Mes pas ſeront éclairés par l'amour.
Allons, partons, &c.

CIDALISE.

Air : *Que chacun de nous ſe livre.*

Ah ! Monſieur, ſi ma tendreſſe
Seconde un deſſein pareil,
Sauvez ma délicateſſe
D'un trop brillant appareil.
Pourquoi, dans votre voiture,

M'enlever pompeuſement ?
Une fuite plus obſcure
Conviendroit mieux.

LE COMTE.

Non, vraiment.

Air : *Une fille qui toujours ſautille,*

L'équipage
Le plus en uſage,
Eſt à mon avis
Le galant vis-à-vis ;
On y traite
D'affaire ſecrette,
C'eſt un cabinet
Où l'on peut parler net.
Le ſtor fait du jour
Rompre la lumiere,
Et l'amour veille à chaque portiere.
Les diſcours
Sont ſerrés & courts,
Et ſur-tout quand
L'amour éloquent

Vif & piquant,
Dans ſes deſirs eſt conſéquent,
L'équipage, &c.

CIDALISE.

Air : *Le Seigneur Turc a raiſon.*

Les preuves de votre foi.

LE COMTE.

Seront ſoutenues.

CIDALISE.

Mais que trouvez-vous en moi ?

LE COMTE.

Beauté, graces ingénues.

CIDALISE.

Que j'aime ce tendre aveu !

LE COMTE, *lui baiſant la main.*

Auſſi je vous jure que....
(*Cidaliſe ſe démaſque.*)
Que je tombe des nues.

CIDALISE, *ironiquement.*

Allons, partons ſans que rien nous arrête.

Paris doit ſeul fixer votre ſéjour.

Air : *C'eſt un enfant.*

Quoi ! lorſque tout le favoriſe,
Un tendre amant reſte interdit ?

LE COMTE.

Que diable veut-on que je diſe ?

CIDALISE.

En effet un rien l'étourdit :
Il eſt ſi timide,
Qu'il ne prend pour guide
Que le feu le plus innocent,
Le pauvre enfant, le pauvre enfant.

SCENE XIX & derniere.

LE COMTE, CIDALISE, COLETTE, LICIDAS, LA FRANCE.

COLETTE, *du fond du théâtre.*

MON cœur vous appelle
Pour combler vos vœux,

Votre ardeur fidele
A fixé mes feux.

LICIDAS.

Son cœur vous appelle
Pour combler vos vœux;
Votre ardeur fidele
A fixé ſes vœux.

LE COMTE.

Air : *Non, non, Colette, &c.*

Oui, oüi, Colette eſt une trompeuſe;
Elle ſait manquer de foi.

LICIDAS.

Non, non, Colette n'eſt point trompeuſe,
Rapportez-vous-en à moi.

CIDALISE.

Air : *Une fille qui toujours ſautille.*

La méthode
La plus à la mode
Eſt de tromper ceux

Qui trahiſſent nos feux ;
Mon cher Comte,
Fort ſouvent l'on compte
Prendre quelque Iris,
Et ſoi-même on eſt pris.
Moins vous nous aimez,
Plus vous ſavez feindre ;
Vous charmez
Quand vous êtes à plaindre.
Se rend-on ?
Vous prenez un ton,
Et vous croyez
Nos feux trop payés,
Par un regard ;
Mais tôt ou tard
On en rit, car,
La méthode, &c.

LE COMTE.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Quand on vous revoit à ce prix,
On eſt trop heureux d'être pris ;
Une flamme de fantaiſie

N'eſt point une infidélité ;
L'inſtant où je la vois trahie,
Eſt celui de la volupté.

CIDALISE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Le dédit preſcrit ce langage.

LE COMTE.

N'aviliſſez point mon hommage,
Que notre hymen en ſoit garant.

CIDALISE.

A ce prix ſeul je vous pardonne.

LA FRANCE, *à part.*

Ma foi, quand on n'a point d'argent,
Il faut payer de ſa perſonne.

COLETTE.

(*A Cidaliſe, lui préſentant les bijoux qu'elle a ôtés.*)

Air : *Viens, doux vainqueur.*

De vos bienfaits
Faites vous-même uſage,
C'eſt pour vous qu'ils ſont faits.

Puiſqu'ils ſont le partage
Des plus doux attraits.

LICIDAS, *au Comte, en lui remettant la bourſe qu'il lui avoit donnée.*

Permettez-moi d'en faire autant,
De mon deſtin je ſuis content.
L'or ſans doute,
Rien n'ajoute
Au bien d'être conſtant;
Pour être amant,
C'eſt au cœur qu'il en coûte.

LE COMTE.

Ils ſont charmans,
D'honneur, je les contemple.

CIDALISE.

Gardez tout, mes enfans;
C'eſt payer peu l'exemple
Des vrais ſentimens.

Fin du Trompeur trompé.

IL ÉTOIT TEMS,

PARODIE

DE L'ACTE D'IXION,

DU

BALLET DES ÉLÉMENS;

Repréſentée, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de la Foire Saint Laurent, le 28 Juin 1754.

AUGMENTÉE

DE TROIS COMPLIMENS.

ACTEURS.

Madame DE FIERVILLE.
Monſieur DE FIERVILLE.
L'ÉCUYER.
FRISON, Valet-de-Chambre de la maiſon.
UN POETE.
UN MUSICIEN.
DANSEURS & DANSEUSES.

La Scene eſt dans l'appartement de Madame de Fierville.

IL ÉTOIT TEMS.

SCENE PREMIERE.

L'ÉCUYER, *seul.*

Air : *Ah ! le bel oiseau, maman.*

C'EST ici l'appartement
De cette belle orgueilleuse ;
Mon cœur brûle en ce moment
D'une flamme ambitieuse.
Amour, daignez m'appuyer ;
L'entreprise est périlleuse.
Amour, daignez appuyer
Les vœux d'un tendre Écuyer.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Je dois à Monsieur de Fierville,
L'agréable ainsi que l'utile :
Et sur mon cœur trop délicat,
Ses bienfaits ont tant de puissance,

Que j'aime, crainte d'être ingrat,
Sa femme par reconnoiſſance.

SCENE II.

L'ÉCUYER, FRISON.

FRISON.

Air : *Un mouvement de curioſité.*

Est-ce froideur, ou bien eſt-ce myſtere,
Qui vous engage à ne point m'employer ?
Quoi donc ! Monſieur, connoiſſant mon miniſtere,
Reſterez-vous ſans vouloir en eſſayer ?

L'ÉCUYER.

La gloire ſeule eſt faite pour me plaire.

FRISON.

Mais le plaiſir eſt fait pour l'égayer.

Air : *Chacun a ſon tour.*

Souvent un doux penchant ſurpaſſe

L'honneur dont un cœur eſt frappé.

L'ÉCUYER.

Mon cher, de l'éclat de ma place,
Je ſuis ſeulement occupé.

FRISON.

D'un côté votre gloire eſt complette,
De l'autre ſongez à l'amour.
Chacun a ſon tour,
Liron, lirette,
Chacun a ſon tour.

L'ÉCUYER.

Air : *Mais, comment ſes yeux ſont humides.*

Voyons; quel choix pourrois-je faire?

FRISON.

Dans ce canton, j'ai votre affaire;
Je connois un vieux Procureur,
Dont la femme jeune & volage
Pourroit mériter votre hommage;
Elle eſt d'une facile humeur.

L'ÉCUYER.

Mais tu me fais bien de l'honneur,

Et pour ma dignité nouvelle,
Ce seroit un beau parallele!
Quand cent repas me sont offerts,
J'irois manger le pain des Clercs!...
D'autres mets mon ame est friande.

FRISON.

Eh bien! cette grosse marchande
Qui traite si bien un galant.

L'ÉCUYER.

Oh! je n'ai pas besoin d'argent.

Air : Menuet d'Exaudet.

Si jamais
Je promets
D'être tendre,
Ce n'est pas dans le bourgeois
Que tombera mon choix;
Je sais où je dois tendre.
Un grand cœur,
Vers l'honneur
Peut s'étendre;
Le haut rang flatte mes vœux,

C'eſt enfin où je veux
Prétendre.
L'amour eſt doux, quand la gloire
Aſſaiſonne la victoire:
Un coup d'œil,
Plein d'orgueil,
Nous étonne;
Mais il cede aux droits heureux
Qu'un tranſport amoureux
Nous donne.
Profitant
De l'inſtant
Du déſordre,
Contre la vivacité,
Sa mourante fierté
Ne peut plus donner d'ordre.
Son refus
Ne tient plus
A l'audace;
C'eſt à force d'irriter
Que l'on peut mériter
Sa grace.

FRISON.

Air : *Savez-vous bien, jeune tendron.*

Votre cœur devroit attaquer
Celui de Madame Fierville ;
Puiſque vous aimez à riſquer,
En fierté ſeule elle en vaut mille.

L'ÉCUYER.

Non, mon zele...

FRISON.

Vous en tenez.

L'ÉCUYER.

Mais mon reſpect....

FRISON.

Vous badinez.
Vous badinez,
Vous badinez !
Je vois bien que vous en tenez.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Tous les ſoins que vous lui rendez

TAYLOR INST. OXFORD

Sans courroux ſont-ils regardez ?
Votre reſpect pour elle.

L'ÉCUYER.

Eh bien !

FRISON.

Conduit-il votre zele ?...
Vous m'entendez bien.

L'ÉCUYER.

Air : *De Catinat.*

Rien ne m'arrête ici...

FRISON.

Pourquoi balancez-vous
A venir imiter mon maître ſon époux ?
La gloire l'ennuyoit ; mais grace à mon talent,
Il ſe diſſipe un peu, venez en faire autant.

Air : *Haye, haye, haye, Jeannette.*

Vous ne ſuivez point mes pas.
(*A part.*)
Ah ! je commence à connoître

Qu'il rencontre des appas
Dans le dégoût de mon maître,
Haye, haye, haye.

L'ÉCUYER.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Un mal de tête en ce moment
S'oppose à cet amusement ;
Tu peux préparer la conquête.

FRISON.

Le mal ne sera pas mortel ;
Vous ne feignez un mal de tête
Que pour en donner un réel.

Air : *Sur le pont d'Avignon.*

Il me cache un secret que je rendrai nuisible.

(*Il sort.*)

L'ECUYER.

M'auroit-il deviné ? cela n'est pas possible.

(*Il sort de l'autre côté.*)

SCENE III.

Madame DE FIERVILLE, UN POETE, UN MUSICIEN.

(On danſe.)

LE POETE.

Air : *Ma commere, quand je danſe.*

MONSIEUR a fait la muſique,
Les paroles ſont de moi.

Mde. DE FIERVILLE.

Quel eſt celui qui ſe pique
D'avoir fait mieux ſon emploi ?

LE MUSICIEN.

Ah ! c'eſt Monſieur.

LE POETE.

Non, c'eſt Monſieur.

TOUS DEUX.

Ah ! c'eſt Monſieur :

Non, c'eſt Monſieur:
C'eſt vous Monſieur.

Mde. DE-FIERVILLE.

Ah! la diſpute eſt unique,
Vous me donnez de l'humeur.

LE MUSICIEN.

Air: *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Pour qu'il vous paroiſſe plus beau,
Je l'ai fait à double partie.

LE POETE.

Vous allez entendre un morceau
Digne de votre modeſtie.

Ariette ridicule en Duo, chantée dans le même genre.

LE POETE, *gaiement.*

Ainſi que l'éclair
Brille dans l'air.

LE MUSICIEN.

Ainſi que l'éclair
Brille dans l'air.

Votre

Votre richeſſe
Brille ſans ceſſe. *bis.*
Jamais Déeſſe
N'eut tant de fierté, *bis.*
Tant de majeſté. *bis.*
Votre richeſſe, &c.

Mde. DE FIERVILLE.

Air : *Eh! non, non, non, &c.*

Vous étalez ma puiſſance
Sans parler de mes attraits ;
Et vous gardez le ſilence
Sur mes généreux bienfaits.

LE POETE.

Faut-il, par un fade hommage,
Vous encenſer comme Junon ?

Mde. DE FIERVILLE.

Eh! non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.
(*On danſe.*)

Air : *On n'aime point dans nos forêts.*

Ceci me dédommage peu

Du froid de Monſieur de Fierville.

(*Aux Danſeurs.*)

Ce n'eſt ni le tems, ni le lieu
De danſer. Laiſſez-moi tranquille.
Allez; on vous rappellera,
Quand mon chagrin s'appaiſera.

(*Ils ſortent.*)

SCENE IV.

Madame DE FIERVILLE, L'ÉCUYER.

Mde. DE FIERVILLE.

Air: *De tous les Capucins du monde.*

ENFIN, votre place nouvelle,
Doit paroître d'autant plus belle,
Que je vous fais mon confident.

L'ÉCUYER.

Ah! quel bonheur pour moi, Madame!

Par ce trait il eſt évident
Que vous liſez bien dans mon ame.

Mde. DE FIERVILLE

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Vous ſavez, malgré ma tendreſſe,
Que toujours mon perfide époux
Pour d'autres objets s'intéreſſe.
Quel tourment pour un cœur jaloux.

L'ÉCUYER.

Air : *Pour ſoumettre mon ame.*

Eh ! vous l'aimez encore !
Contre lui tout doit parler.
Quoi donc ! Madame ignore
Comme on peut ſe conſoler ?
D'un mari qui ſe dérange,
On ſuit le ton ſans effort.
Lorſqu'une femme ſe venge,
L'époux ſeul a toujours tort.

Mde DE FIERVILLE.

Air : *Que chacun de nous ſe livre.*

Montez dans mon équipage,

Mes gens par-tout vous ſuivront ;
Diſſipez l'affreux nuage
Qui me couvre d'un affront.
Que votre ardeur ſe ſignale,
J'attends de vous ces égards ;
Et pour trouver ma rivale,
Parcourez les Boulevards.

L'ÉCUYER.

Air.

Au milieu du cours,
Traînant après ſoi la foule,
Chaque Nymphe roule
Au gré des amours.
L'air ajoute encore
A l'éclat qui les décore :
Les diſcerne-t-on
Des femmes du grand ton ?
L'habit de leurs gens,
Eſt des plus galans.
Sur leurs chevaux fringans,
S'étendent même leurs parures.

Elles ſont enfin,
Dans leurs brillantes voitures,
Comme des mignatures
Dans des boîtes de Martin.
Au milieu du cours, &c.

Mde. DE FIERVILLE.

Air: *Non, je ne ſerai pas.*

Je le ſais; mais vos ſoins la trouveront ſans doute.
Elle payera cher les maux qu'elle me coûte.

L'ÉCUYER.

Air: *Contre-danſe des Petits-Ballets.*

Eh! Madame, qu'attendez-vous?
Pourquoi ménager un époux?
Eh! Madame, qu'attendez-vous?
Pour punir qui vous met en courroux?
Malgré que leurs maris
Soient fideles,
Combien à Paris
Voit-on de belles,

Trouver des appas
A ne l'être pas ;
Et quand on vous trahit,
Vous reſtez ſans dépit !
La novice,
Ou l'actrice,
La coquette,
La griſette,
Tout lui plaît, ſon volage feu,
En vérité, vous donne beau jeu.
Eh ! Madame, &c.

Mde. DE FIERVILLE.

Air : *Les cœurs ſe donnent troc pour troc.*

Qui peut remplacer dans mon cœur,
Celui qui me fait tant d'outrage ?

L'ÉCUYER.

Un amant dont la vive ardeur
Vous conviendroit bien davantage.

Mde. DE FIERVILLE.

Air : *Ceci fort peu m'embarraſſe*, ou *le tambour à la portiere.*

Sans doute qu'un petit-maître

Vous a chargé de ſes vœux ?
Ah! je voudrois bien connoître
Un pareil audacieux !
Sa flamme eſt fort indiſcrette,
Vous pouvez l'en avertir.

L'ÉCUYER.

Non, je ne ſuis l'interprête
Que de mon propre deſir.

Air : *Que je regrette mon amant.*

Qui ? moi, dans cette occaſion,
Que pour un autre je m'occupe !
Oh ! le rôle ſeroit fort bon !
Non, non, je ne ſuis pas ſi dupe.
Loin de le ſervir aujourd'hui,
Je vous armerois contre lui.

Mde. DE FIERVILLE, *ironiquement.*

Air : *Com' v'là qu'eſt fait.*

Ce courroux eſt fort eſtimable !

L'ÉCUYER.

Vous en pénétrez le ſujet.

Mde. DE FIERVILLE.

La découverte eſt admirable !
Cela m'amuſe tout-à-fait.

L'ÉCUYER.

Le reſpect gardoit le ſilence,
L'amour découvre le ſecret ;
Oui, je cede à la violence
D'un feu dont je ſens tout l'effet.

Mde. DE FIERVILLE.

C'eſt fort mal fait ; mais très-mal fait.

L'ÉCUYER.

Air : *L'amant frivole & volage.*

Un amant doit-il ſe taire ?
Tant que dure la rigueur ?
Non, non, l'ombre du myſtere
Ne doit ſervir qu'au bonheur.
Nos cœurs peuvent, ſous cette ombre,
Se livrer aux doux plaiſirs ;
Ils ſeront grands, ſi leur nombre
Se compte par mes deſirs.

Mde. DE FIERVILLE.

Air. *J'ai deux amans, vous me les enlevez.*

Pour jamais, éloignez-vous de mes yeux.

L'ÉCUYER.

Ah! loin de vous, je perdrois la lumiere:
Je veux vous ſuivre à toute heure, en tous lieux.
Je meurs d'amour...

Mde. DE FIERVILLE.

Il devient furieux.
Quel téméraire!

L'ÉCUYER.

Vous m'êtes chere,
Et le moment eſt précieux.

Mde. DE FIERVILLE.

Que veux-t-il faire?

L'ÉCUYER.

Je veux.... vous plaire.

Mde. DE FIERVILLE.

Ah! vous voulez! Le terme eſt merveilleux!
Pour jamais, éloignez-vous de mes yeux.

L'ÉCUYER.

Plus vous craignez, Madame, & plus j'eſpere.

Mde. DE FIERVILLE.

A la fin je prendrai mon ſérieux.

L'ÉCUYER.

Moi je deviendrai plus audacieux.

Air: *Ah! je vous trouve, Chevalier, ſingulier.*

Que de ſes droits votre cœur uſe.

Mde. DE FIERVILLE.

Vous me piquez.

L'ÉCUYER.

Je mériterai mon excuſe.

Mde. DE FIERVILLE.

Vous me manquez.

L'ÉCUYER.

Ah! Dieux! que cette main eſt belle!

Mde. DE FIERVILLE.

Mais voulez-vous bien la laiſſer?
Comment donc ainſi me preſſer!
L'offenſe devient très-réelle.
Vous êtes, Monſieur l'Écuyer,
Singulier.
Mais, mais, fort ſingulier.

L'ÉCUYER.

Air: *Ah! Madame Arroux.*

Ah! charmant bijou,
Je deviendrai fou,
Si vous êtes trop ſage!
Ah! charmant bijou,
Si vous êtes trop ſage,
Je deviendrai fou.

Mde. DE FIERVILLE.

Air : *Le joli jeu d'amour.*

Ce ton impertinent
Eſt au plus étonnant.

L'ÉCUYER.

Qu'a donc de ſurprenant
Mon hommage ?
Peut-on condamner
Un feu qu'on doit couronner ?

Mde. DE FIERVILLE.

Oh ! je vais ſonner...

L'ÉCUYER.

Ce langage,
Pris dans le ſentiment,
Fait valoir le moment.
Ah ! vous avez, vraiment,
De l'uſage.

Mde. DE FIERVILLE.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Chaque mot te rend plus coupable.

L'ÉCUYER.

L'ÉCUYER.

Je voudrois l'être cent fois plus.
Près d'un objet adorable,
Etre inpocent, quel abus!

Mde. DE FIERVILLE.

Je vais crier.

L'ÉCUYER.

Faut-il prier?

Mde. DE FIERVILLE.

Vous devenez impardonnable,
Et je commence à m'effrayer.

L'ÉCUYER.

Air : *Courez vîte, prenez le patron.*

Loin d'avoir le moindre repentir,
Ce refus augmente mon desir;
Vous m'avez arraché mon secret,
Et vous le paierez, s'il vous plaît,
Net.

Mde. DE FIERVILLE.

Je n'y consens pas,
Fuyez mes pas.

L'ÉCUYER.

Ah ! vous m'aimerez,
M'approuverez,
Le prouverez.

Mde. DE FIERVILLE, *voulant fuir.*

Je n'y conſens pas,
Fuyez mes pas.

L'ÉCUYER, *la prenant par la main.*

Non, je vous ſuivrai,
Vous preſſerai ;
Oui, j'obtiendrai...
(*Il tombe à ſes genoux.*)

Air : *Réſonnez, ma muſette.*

(*Paſſionnément.*)

Par pitié pour ma peine...

Mde. DE FIERVILLE.

Ah ! je ſuis hors d'haleine.

L'ÉCUYER.

Enfin, votre rigueur....

Mde. DE FIERVILLE.

Arrivez donc, Monſieur.

SCENE V & derniere.

M. DE FIERVILLE, Mde. DE FIERVILLE, L'ÉCUYER.

Mde. DE FIERVILLE, *à ſon mari, en s'en allant.*

Air : *De tous les Capuçins du monde.*

IL étoit tems, je vous aſſure.

M. DE FIERVILLE.

Pourſuivez donc votre aventure.

L'ÉCUYER.

Je badinois ſans aucun mal.

M. DE FIERVILLE.

Fort bien ! J'ai peine à me contraindre.
Sortez.

L'ÉCUYER.

Je ſors votre rival.

M. DE FIERVILLE.

Rival connu n'eſt plus à craindre.

VAUDEVILLE.

Maris, qui croyez être en garde,
Mon aventure vous regarde ;
Paſſez chez vous tous vos inſtans.
Je n'ai pas l'humeur fort jalouſe ;
Mais malgré les beaux ſentimens,
Et la fierté de mon épouſe,
Il étoit tems.

Après quatre mois de conſtance,
Damon lit dans les yeux d'Hortenſe
L'ennui des amours trop conſtans.
De tous deux la froideur s'empare,
Ils rougiſſent de leurs ſermens ;
Un vain prétexte les ſépare :
Il étoit tems.

Colin trouvant au bois Liſette,
Laiſſe-moi, lui dit la poulette,
Demain au logis je t'attends ;
L'eſpoir le conduit chez la belle
Qui rioit avec deux galans.

Ah ! ah ! vous voilà donc, dit-elle.
Il étoit tems.

Un caiſſier épris d'une actrice,
Troque deux momens de caprice
Contre deux mois d'appointemens.
Pour ſe conſerver ſa tendreſſe,
Déja trotoient montres, brillans ;
Mais on mit la main ſur la caiſſe :
Il étoit tems.

Par Daphnis Colette preſſée,
Croit en être débarraſſée
Par quelques regards menaçans ;
Il baiſe un bras, il récidive,
Ses diſcours ſont attendriſſans ;
Elle ſourit.... Sa mere arrive :
Il étoit tems.

Fin de Il étoit tems.

COMPLIMENS

POUR LA CLOTURE

DE

L'OPÉRA COMIQUE;

Chantés sur les Théâtres des Foires S. Laurent & S. Germain.

ACTEURS.

Mlle. ROSALINE, *ou* MARGOT, dans ſon habit du *Diable à Quatre*.

Mlle. BAPTISTE, *ou* LA MARQUISE, en habit de Margot.

M. BOURET, *ou* NICAISE, Perſonnage de la piece de ce nom.

M. LARUETTE, ſous l'habit d'enchanteur du *Diable à Quatre*.

M. PARENT, ſous l'habit de Savetier.

M. DELISLE, Député de la Chambre des Communes, *en Courier Anglois*.

PREMIER COMPLIMENT.

SCENE PREMIERE.

Mademoiſelle ROSALINE,
Mademoiſelle BAPTISTE.

Mlle. BAPTISTE.

Air : *Mon petit doigt me l'a dit.*

DANS les Jeux qu'on vous préſente,
Quelques efforts que l'on tente,
Vous plaire eſt l'unique objet.
Quand nous commençons l'ouvrage,
Meſſieurs, c'eſt votre ſuffrage
Qui doit le rendre parfait.

Mlle. ROSALINE.

Air : *Ne v'là-t-il pas que j'aime.*

Par une inconſtance du ſort
Parmi nous trop commune,

Nous avons eſſuyé d'abord
Une éclipſe de lune*.

Mlle. BAPTISTE.

Air : *Que chacun de nous ſe livre.*

Cette maligne influence
Nous a fait languir un mois.
Privés de votre préſence,
Nous étions preſque aux abois,
Quand votre bonté ſuprême
A ramené nos beaux jours;
Mais quand on voit ce qu'on aime,
Que les momens ſemblent courts!

Mlle. ROSALINE.

Air : *Bouchet, Nayades, vos fontaines.*

La fin de Juin nous a vu naître,
Octobre nous voit diſparoître;
Qu'importe ſi nos jeux ont plu,
Et que votre main nous couronne?

---

* Alluſion à la piece de Zéphire & la Lune.

Nous n'aurons pas long-temps vécu;
Mais nous l'aurons fait courte & bonne.

SCENE II.

NICAISE, Mlle. ROSALINE, Mlle. BAPTISTE.

NICAISE.

Air : *Oh, oh, ah, ah.*

Vous voilà donc enſemble
Toutes deux?

Mlle. ROSALINE.

Oui, vraiment.

Mlle. BAPTISTE.

Le zele nous raſſemble
Pour faire un compliment.

NICAISE.

Oh! oh! ah! ah!

Un compliment! à qui donc ça?

Mlle. ROSALINE.

Air: *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Pauvre innocent! c'eſt au Parterre.

NICAISE.

Oui-dà, oui-dà. Pardi, laiſſez-moi faire;
Je vais lui parler comme il faut.

Mlle. BAPTISTE.

Tu feras mieux de te taire.

NICAISE.

Me prenez-vous pour un nigaud?
On ſait que je ſuis téméraire.

Mlle. ROSALINE.

Air: *Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.*

Pour célébrer dignement,
Noblement,
Nicaiſe, un public ſi charmant,
Il faut bien de l'eſprit.

NICAISE.

NICAISE.

Bon! chimere.
L'eſprit ſouvent ne ſert qu'à s'embrouiller,
Et je ſens qu'en pareille matiere
C'eſt le cœur qui doit parler.

SCENE I-II.

M. LARUETTE, *en Enchanteur*, Mlle. ROSALINE, NICAISE, Mlle. BAPTISTE.

M. LARUETTE.

Air: *Nous autres bons Villageois.*

D'UN ſorcier, quoiqu'on m'aît vu
Faire aujourd'hui le perſonnage,
Ma baguette eſt ſans vertu *,

---

* Il caſſe ſa baguette.

Aux yeux de notre Aréopage.
Tout l'art magique d'un Acteur
Eſt d'amuſer le ſpectateur ;
Mais ſur ce point vous êtes tous
Plus fins & plus ſorciers que nous.

Mlle. BAPTISTE.

Air : *Non, je n'aimerai jamais, &c.*

Dans nos jeux, ſi vous trouvez du bon,
En ſortant d'ici, n'allez pas dire non ;
Dans nos jeux, ſi vous trouvez du bon,
Scellez nos défauts d'un généreux pardon.
Loin d'aiguiſer les traits de la critique,
Pour nous juger, conſultez votre cœur :
Qu'en ce jour-ci tout le monde ſe pique,
D'être l'ami plutôt que le cenſeur.
Dans nos jeux, &c.

Mlle. ROSALINE.

Air : *Me promenant dans la plaine.*

Si le vrai zele remplace
Le mérite chez l'Acteur,
Nous méritons quelque grace,
Car nous travaillons de cœur:
Applaudiſſez-nous de même;
C'eſt le dernier jour hélas!
Ah! ſi chacun de vous nous aime,
Non, non, non, vous ne ferez point
d'ingrats.
Ah! ſi chacun de vous nous aime,
Non, non, non, vous ne ferez point
d'ingrats.

SCENE IV.

M. PARENT, *en Savetier*,
M. LARUETTE, NICAISE,
Mlle. ROSALINE,
Mlle. BAPTISTE.

M. PARENT.

Air : *Lon la.*

MARGOT ſait l'art d'enjôler,
Et cherche à vous en couler.
Foi de Savetier,
Expert au métier,
Meſſieurs, tout ſon ramage,
N'eſt, à le bien apprécier,
Que du reſſemelage,
Lon la,
Que du reſſemelage.

Mlle. BAPTISTE.

Air : *Eh bien !*

En ce cas, Savetier Docteur,
Dis-nous du neuf.

M. PARENT.

Moi, ſerviteur.
Le neuf ici, ma chere....

Mlle. BAPTISTE.

Eh bien!

M. PARENT.

Ne ſe rencontre guere....
Vous m'entendez bien.

Air: *Sur le Pont d'Avignon.*

Je prétends toutefois,
Faire comme les autres;
Et mon couplet, je crois,
Vaudra bien tous les vôtres.

Air: *La bonne aventure.*

Meſſieurs, ſi vous êtes tous,
Comme je l'augure,
Auſſi ſatisfaits de nous,
Que nous le ſommes de vous,
La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure!

SCENE V & derniere.

M. DELISLE, *en Courier Anglois*, M. PARENT, M. LARUETTE, NICAISE, Mlle. ROSALINE, Mlle. BAPTISTE.

M. DELISLE.

Air : *De Joconde.*

J'ARRIVE par les Batelets,
Tout exprès d'Angleterre,
Pour faire à Meſſieurs les François,
Mon compliment ſincere :
Si l'on demande à quel ſujet,
C'eſt, vais-je vous répondre,
Pour l'accueil que vous avez fait
Au Savetier de Londre.

Même air.

Traiter auſſi bénignement,
Un chétif inſulaire,

C'eſt prouver admirablement,
Votre bon caractere.
La France, il eſt vrai, dira-t-on,
Pour tant de complaiſance,
Par la priſe du Port-Mahon,
S'eſt fait payer d'avance.

Mlle. ROSALINE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Meſſieurs, il n'eſt plus tems de rire,
Quand l'Opéra Comique expire:
Pour prouver que notre deſtin
Vous affecte & vous intéreſſe,
Au mois de Février prochain,
Souvenez-vous de notre adreſſe.

Fin du premier Compliment.

SECOND COMPLIMENT.

M. PARENT, Mlle. BAPTISTE, Mlle. PRUDHOMME, M. BOURET.

Mlle. BAPTISTE.

Air : *Aye, aye, aye, Jeannette.*

ÇA, comme le plus ancien,
Parent, c'eſt à toi de faire
Le compliment.

M. PARENT.

Ah! fort bien!

Mlle. BAPTISTE.

Allons, tirons-nous d'affaire.

M. PARENT.

Aye, aye, aye.
Aye, aye, aye, ma chere,
Ma chere, aye, aye, aye.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Haranguer un juge ſévere !
Je t'avouerai que j'ai grand'peur.

M. BOURET.

Bon ! fais un impromptu du cœur,
C'en eſt aſſez pour plaire.

M. PARENT.

Diable, tu en parles bien à ton aiſe, toi qui te mets tout d'un coup dans la tête ce que tout le monde a dans l'ame.

M. BOURET.

Hé ! pardié, oui ; c'eſt bien aiſé. C'eſt qu'il n'y a que faire d'aller chercher midi à quatorze heures, pour trouver de belles penſées. N'y a qu'à lâcher un ſentiment tout naturellement, & le laiſſer aller comme il ſe préſente. Tiens, le public aime cent fois mieux cela que ces phraſes entortillées. Va, va toujours ton train. Je

te ſouffl erai moi, ſi tu veux; quoique ſouffler n'eſt pas jouer.

Air: *Des Fraiſes.*

Sans peur, je parlerois, moi,
Devant l'Aréopage.
Te v'là tout tranſi d'effroi.
Allons donc, raſſure-toi;
Courage, courage, courage.

M. PARENT.

Air: *De tous les Capucins du monde.*

Pénétré de reconnoiſſance,
Et flatté de votre indulgence,
Meſſieurs, je borne tous mes vœux
A la mériter pour vous plaire.
Pour nos efforts induſtrieux,
Eſt-il un plus digne ſalaire?

M. BOURET.

Notre ami, tiens, à mon avis, ton compliment ne vaut pas ce que j'ai trouvé ce matin.

M. PARENT.

Hé! qu'eſt-ce que tu as trouvé de mieux que ça?

M. BOURET.

Rien.

M. PARENT.

Hé! pourquoi eſt-ce que tu dis ça?

M. BOURET.

C'eſt que ce que tu dis-là n'eſt pas vrai; c'eſt que le public n'eſt jamais indulgent, mais juſte; c'eſt que pour ſon argent il veut du bon, & qu'il a raiſon; c'eſt que, s'il t'applaudit, ce n'eſt pas par indulgence, c'eſt que tu le mérites: tout comme, quand tu ne ſais pas ton rôle, il ſe moque de toi. Et puis c'eſt que, ſi tu n'avois pas d'autre ſalaire que ſon approbation, tu ne jouerois pas, & que tu ne l'amuſes pas pour ſes beaux yeux.

Mlle. BAPTISTE.

Je ſuis de l'avis de M. Bouret. On n'enjôle pas le public.

Air : *Du Menuet d'Exaudet.*

C'eſt le tic
Du Public
Sans ſcrupule :
Il blâme, il ſiffle un Acteur,
De même qu'un Auteur,
Quand il eſt ridicule.
Vainement
On prétend,
Par ſoupleſſe,
Pouvoir lui clore le bec ;
Toujours il juge avec
Juſteſſe.
Pour une Actrice encor paſſe,
Quelquefois il lui fait grace.
Elle plaît
Quand elle eſt
Jeune & belle.
Même avec peu de talens

Elle

Elle a quelques galans
Pour elle.

M. PARENT.

En ce cas,
Vos appas,
Votre grace,
Vos talens & vos attraits,
Sont garans du ſuccès;
Parlez donc à ma place.
Vous plaiſez,
C'eſt aſſez;
Votre air touche:
Allez, vous réuſſirez,
Dès que vous ouvrirez
La bouche.

M. BOURET.

Oh, que c'eſt bien dit! quand on plaît, on peut dire tout ce que l'on veut: vous diriez des ſottiſes, qu'on vous applaudiroit.

M. PARENT.

Voilà comme tu es, toi; car tu en

dis ſouvent : & ſi on t'applaudit dès que tu parles, tu fais le niais, tu fais le ſot, & chacun rit malgré ſoi.

M. BOURET.

C'eſt qu'il n'y a que les ſots qui diſent des vérités & des naïvetés ; & on me prend pour un ſot, parce que je ne dis que de ça.

M. PARENT.

Allons tais-toi ; laiſſe parler Mademoiſelle.

Mlle. BAPTISTE.

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Meſſieurs, vous m'avez quelquefois
Donné votre ſuffrage ;
Je ſens tout ce que je vous dois,
Recevez mon hommage.
Vous plaire ſont mes ſeules loix,
Couronnez votre ouvrage.

M. BOURET.

Oh ! bien, ça n'eſt pas mal ça : ma

foi, Mademoiſelle Baptiſte, il eſt petit, mais il eſt bien genti, votre compliment. Allons, allons, vous n'êtes pas ingrate, & ſi le public vous aime bien, vous l'aimez bien auſſi. C'eſt bien fait, le public en vaut bien un autre.

M. PARENT.

Ah! v'là le reſte de nos écus. Eh! c'eſt Mademoiſelle Prudhomme!

Air : *Babet, que t'es gentille!*

Approchez, belle enfant,
Débitez ſur la Scene,
Un petit compliment,
Et vous plairez ſans peine.
Hé! quel orateur,
Quel complimenteur,
Vaut une jeune fille?
Déja le public vous ſourit,
Et d'avance il vous applaudit.
J'entends que tout bas chacun dit:
Voyez, qu'elle eſt gentille! *bis.*

Air : *Les petits, tourelourirette.*

Pour moi, je vous en fais l'aveu,
Voilà ce qui me fâche un peu,
Lorſqu'à mon oreille on répete,
En voyant ces petits enfans :
Les petits, tourelourirette,
Valent bien les grands.

M. BOURET.

Tais-toi ! laiſſe dire Mademoiſelle, & voyons ce qu'elle va chanter.

Mlle. PRUDHOMME.

Air : *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Vous qui protégez les talens,
Qui ne font que d'éclore,
Me préſagez-vous un beau tems,
En voyant mon aurore ?
Car je voudrois bien dans trente ans,
Pouvoir vous plaire encore.

M. BOURET.

Eh ! bien, c'eſt prendre ſes précautions de loin.

M. PARENT.

Eh! mais; fais donc le tien, toi, qui es là à critiquer les autres.

M. BOURET.

Moi! oh! ça ſera bientôt fait.

Air : *Filles qui paſſez par ici.*

Adieu, Meſſieurs, juſqu'au revoir,
Car la foire eſt finie.
A Saint-Laurent venez nous voir,
Nous mettons en vous tout notre eſpoir.
Bon ſoir, la compagnie,
Bon ſoir,
Bon ſoir, la compagnie.

Fin du ſecond Compliment.

TROISIEME COMPLIMENT.

Mlle ROSALINE.

Air : *Entre l'amour & la raiſon.*

TOUS nos Acteurs, en ce moment,
Veulent que par un compliment,
J'exprime leur douleur ſincere,
D'abandonner ces lieux charmans :
Mais les avis ſont différens
Sur la maniere de le faire.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

L'on voudroit que ce compliment
Fût pour la gloire ſeulement,
Du Sexe à qui tout rend hommage;
L'autre, pour le Spectacle entier.
Meſſieurs, chacun de vous, je gage,
Aime mieux le particulier.

Air : *Le tout par nature.*

Mais, Meſſieurs, à votre égard,

Jamais nous n'employons l'art :
Malgré ce fâcheux départ,
Notre amour pour vous dure :
Et chaque Actrice y prend part,
Le tout par nature.

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent.*

Notre zele & nos efforts,
Toujours nous préviennent :
Mais croire que nos tranſports,
Dans votre cœur tiennent ;
Va-t-en voir s'ils viennent.

Air : *Ah ! maman, que je l'échappe, &c.*

Ne ſavons-nous pas comme vous faites,
Adroits, agaçans,
Vifs & preſſans
Comme vous êtes ?
Ne ſavons-nous pas comme vous faites,
Vous ſeriez charmans,
S'il vous plaiſoit d'être conſtans.
Paroît-il une beauté nouvelle :
Tendres ſentimens,

Soupirs, ſermens,
Volent près d'elle;
A l'inſtant les yeux d'une autre belle,
Vous font oublier
Celle qui vient de nous lier.
Ne ſavons-nous pas, &c.

Air : *Pour paſſer doucement la vie.*

Une telle plainte eſt nouvelle,
Mais c'eſt la force du penchant:
Et puis une bonne querelle,
Vaut mieux qu'un mauvais compliment.

Air : *Dans notre cabanne.*

Ce trait de malice
Eſt bien innocent:
Nous reſſemblons à l'enfant
Qui bat ſa nourrice,
En la careſſant.

Air: *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Vous verrez croître nos talens
A l'ombre de votre ſuffrage:

Ils ſeront l'ouvrage du temps;
Leur ſuccès ſera votre ouvrage.

Air : *De mon Berger volage.*

La tendre tourterelle,
Qui gémit dans nos bois,
Eſt le tableau fidele
De ma timide vóix:
Elle attend, elle appelle
L'objet de ſon amour,
De même que mon zele
Attend votre retour.

Fin du troiſieme Compliment.

LA NOUVELLE BASTIENNE,

OPÉRA COMIQUE,

EN UN ACTE,

Suivi du Divertiſſement de la Fontaine de Jouvence.

Repréſenté, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de l'Opéra Comique, le 17 Septembre 1754.

ACTEURS.

BASTIEN.

BASTIENNE.

M. BARBARIN, Seigneur du lieu.

FRONTIN, Valet de M. Barbarin.

La Scene eſt dans une Campagne.

LA NOUVELLE BASTIENNE.

SCENE PREMIERE.

M. BARBARIN, *seul.*

Air: *La beauté sauvage.*

IL n'est rien qui tienne
A l'attrait du bien,
Et pour moi Bastienne
Quittera Bastien.
Je voudrois voir,
Qu'à mon pouvoir
Il fût rebelle:
Un tel maraud
Seroit bientôt
Loin de ces lieux;
Et pour lors la belle
M'en aimeroit mieux.

Air : *Comme je l'étrillerois.*

Pour épier cette fille,
Frontin n'a rien négligé :
Je l'attends... & l'enragé
Ne vient point... Ah! je pétille :
Morbleu, ſi je le tenois,
Comme je l'étrille, je l'étrille :
Morbleu, ſi je le tenois,
Comme je l'étrillerois.

SCENE. II.

M. BARBARIN, FRONTIN.

M. BARBARIN.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

ARRIVE donc, coquin.

FRONTIN.

Monſieur,
Vous me faites beaucoup d'honneur.

M. BARBARIN.

Réponds, maraud, que dit Baſtienne?

FRONTIN.

Elle dit qu'elle aîme Baſtien.

M. BARBARIN.

Que fait-elle?

FRONTIN.

Rien qui convienne
A votre amour.

M. BARBARIN.

Mais encor?

FRONTIN.

Rien.

M. BARBARIN.

Air: *M. l'Abbé, où allez-vous.*

Te plaît-il de t'expliquer?

FRONTIN.

Mais,
Cela veut dire en bon Français,
Que votre rival goûte...

M. BARBARIN.

Hé bien?

FRONTIN.

Par ce ſeul mot, ſans doute,
Vous m'entendez bien.

M. BARBARIN.

Air : *Eh! qu'eſt-c' que ça m' fait à moi.*

Hélas! ce récit affreux
Augmente encore mon martyre;
Ainſi donc, ils ſont heureux,
Et tu m'oſes ici le dire?

FRONTIN.

Mais, eſt-ce ma faute à moi?

M. BARBARIN.

Crains la fureur qui m'inſpire.

FRONTIN.

Mais, eſt-ce ma faute à moi?

M. BARBARIN.

Air : *Mon petit doigt me l'a dit.*

Je ne ſais à qui m'en prendre.

Si je ne dois rien attendre,
En agiſſant par douceur,
Bientôt la force ou l'adreſſe.

FRONTIN.

La contrainte à la tendreſſe
A toujours porté malheur.

M. BARBARIN.

Air : *L'occaſion fait le larron.*

Va, j'ai donne les ordres néceſſaires
Pour m'aſſurer de Baſtien.

FRONTIN.

Les voici.
Leur union dérange vos affaires,
Car...

M. BARBARIN.

Viens, écoutons-les d'ici.

(*Ils ſe cachent pour les entendre.*)

SCENE III.

BASTIEN, BASTIENNE.

BASTIENNE.

Air: *Ma mi' Babichon.*

TU m'aimes donc bien?

BASTIEN.

Dans l'monde il n'eſt rien
Qui r'ſſemble à ta r'ſſemblance.
M'aime-tu bien toi?

BASTIENNE.

Oui, Baſtien.

BASTIEN.

J' te crois.
Car tu m'las dit d'avance.
Dam'plus ça s'fait voir,
Plus on l'veut ſavoir.
Quand on feint qu'on l'ignore,

C'eſt qu'on eſt charmé,
Etant bien aimé,
De s'lentendr' dire encore.

BASTIENNE.

Air: *Ah! c'eſt une merveille.*

Tu n'es pas comme ces Monſieux
Qui ſe diſent bien amoureux,
Leus ſoupirs, leus deſirs, leus feux,
Ah! c'neſt qu'une peinture.
Mais les tiens,
Et les miens,
Voilà la nature.

BASTIEN.

Même air.

N'as-tu pas vu paſſer par fois
De belles Dames dans nos bois,
Alles avont de r'luiſans minois.
Ah! c'neſt qu'une peinture;
Mais tes traits,
Toujours vrais;
Voilà la nature.

BASTIENNE.

Air : *Non, vous ne m'aimez pas.*

Je vois lorſque j'te r'garde,
Qu'tu me r'gard' tendrement.

BASTIEN.

Et parguenne j' n'ai garde
D' te r'garder autrement.

BASTIENNE.

Le ſoir quoiqu'il faſs' ſombre,
Mon cœur te voit venir.

BASTIEN.

Quand je n'verrois que ton ombre,
Ç'a m'froit toujours plaiſir.

Même air.

Lorſque j'men vais, ma p'tite,
Je n'penſe qu'à revenir.

BASTIENNE.

Et moi, lorſque tu m'quitte,
Je n'pens' qu'à te r'tenir.

L'amour cauſe la gêne
Qui nous fait tant ſouffrir.
Mais quoiqu' ça faſs' d' la peine ;
Ça fait toujours plaiſir.

Air : *Le ruiſſeau qui dans la plaine.*

Tant qu'on verra la riviere
A tout l' monde fournir d' l'iau,
Ton minois qui me ſait plaire,
A mes yeux paroîtra biau.
Souvent dans l' ménage on s' boude
Après deux mois d'amiquié ;
On ſe r'pouſſe avec l' coude,
On n' s'aime plus qu'à moiquié ;
Mais il n'en eſt pas d' même
De c' qu'eſt d'en cas d' nos amours.
Mon Baſtien, tout dit que j' t'aime,
Et qu' tu m'aimeras toujours.

BASTIEN.

Air : *De Manon Girou.*

Si s'lon l' goût de ta magniere,
Je te parois genti ;

Moi, j' te regarde, ma bergere,
Comme la parl' d'ici.

BASTIENNE.

Ailleurs, comm' dans not' village,
Cornette ou chapiau;
L'objet qu'on aim' davantage,
Nous paroît le plus biau.

BASTIEN.

Air : *Ne v'là-t'il pas que j'aime.*

J' nous unirons avec plaiſir.

BASTIENNE, *ſoupirant.*

Oh, oui, oui, foi d'honnêt' fille.

BASTIEN.

Mais, t'nez, voyez rien qu'un ſoupir.
Ne v'là-t'il pas que j'grille.

Air : *Quand un tendron vient en ce lieu.*

Donn' moi ta main.

BASTIENNE.

Prends, puiſqu' tu l' veux.

BASTIEN.

Je ſuis ravi quand j' la baiſe.

BASTIENNE.

Tien Baſtien, bais' les tout' les deux.
Drès que ça t' fait bien aiſe.
Je ſens....

BASTIEN.

Je ſens auſſi
Qu' ça m' tient ici.

BASTIENNE.

Moi, ça m' tient là.
Là, là.

M. BARBARIN, *ſe montrant.*

Oh, oh, ah, ah, ah, ah,
Je ſuis charmé de voir cela.

BASTIENNE, *emmenant Baſtien*

Viens çà.

(*Ils ſortent.*)

SCENE IV.

M. BARBARIN, FRONTIN.

M. BARBARIN.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Conçois-tu le chagrin qu'ils me jettent dans l'âme?
Vainement, ce butor croit l'avoir pour ſa femme.
En entrant dans ce bois, Baſtien doit être pris.
Suis leurs pas.

FRONTIN.

Mais, Monſieur....

M. BARBARIN.

Fais ce que je te dis.

SCENE

SCENE V.

M. BARBARIN, *ſeul.*

Air : *D'Épicure.*

SUR moi la fortune ſans ceſſe
A verſé bienfait ſur bienfait.
Que ſervent le rang, la richeſſe,
Quand le cœur n'eſt point ſatisfait?
Sans porter aux Rois nulle envie,
Un Berger plaît dans ces vergers;
Mais que d'inſtans où dans la vie,
Les Rois voudroient être Bergers.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Près de Baſtien, je ſuis un Roi,
Son bonheur l'emporte ſur moi;
C'eſt dans le cœur qu'il prend ſa ſource.
Je voudrois bien lui reſſembler;
Faut-il que toute ma reſſource
Conſiſte, hélas! à le troubler.

SCENE VI.*

M. BARBARIN, BASTIENNE

BASTIENNE, *pleurant.*

Air : *J'ai perdu mon ami.*

MON Baſtien va périr,
A mes yeux on l' vient d' ſaiſir.
Ils le feront mourir :
Mon Baſtien va périr :
Je n' puis le s'courir :
Je n' ſais que d'venir.

Air : *Hélas ! tu t'en vas.*

Aga,
Ces gens-là,
Faut qu'ils ayent l' cœur plus dur ce
mill' fois qu'un rocher ;
Mes pleurs,

* Cette ſcene & la ſuivante ſont de Anſeaume.

Mes douleurs,
Rien n'a pu les toucher.
(*Appercevant M. Barbarin.*)
Monſieur,
Que vot' bon cœur
Pour nous s'intéreſſe;
Sauvez,
Vous l'pouvez,
L'objet de ma tendreſſe.
Aga, &c.

De ce malheur extrême,
Vous s'rez la bonté même,
Si vous nous protégés:
Auprès de ſa Baſtienne,
Faites que Baſtien revienne;
J'vous s'rons bien obligés.
Aga, &c.

M. BARBARIN.

Air: *Du Prévôt des Marchands.*

(*A part.*)
Bon, mon projet a réuſſi.

ours,
e:
en;
noiſe,
rien.

tapage,

village:

tire

vous dire
t rien.
I N.
que d'aimer.
eſque rien.
N E.
it mon bien.
R I N.
ment,

(*Haut.*)

Faut-il ſe chagriner ainſi ?
Reprenez vos ſens, ma poulette.

BASTIENNE.

Mon cher Monſieur, ça n' ſe peut pas.
Après la perte que j'ai faite,
Je n' deſir' plus que le trépas.

M. BARBARIN.

Air : *Je ferai mon devoir.*

(*A part.*)

Flattons un moment ſa douleur.

(*Haut.*)

Je plains votre malheur. *bis.*

BASTIENNE.

J'ai bien ſujet de m'affliger,
Vous en allez juger.

Air : *Dans ma cabanne obſcure.*

J' paſſions dans cett' av'nue,
Cauſant de nos amours ;
Quatre homm' à notre vue,

TAYLOR INST. OXFORD

S' préſentent comm' des ours,
Avec un' main' ſournoiſe :
L'un d'eux pouſſe Baſtien ;
C'étoit pour chercher noiſe,
Car Baſtien n' ly f'ſoit rien.

Même air.

Moi qui n'aim' point l' tapage,
Je dis à ce mutin,
Monſieur, j' ſomm' du village:
Paſſez votre chemin.
Sans m' répondre, il attire
De ſon côté, Baſtien ;
C'pendant j' puis bien vous dire
Que Baſtien n' ly f'ſoit rien.

M. BARBARIN.

Air : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

Perdre un amant, c'eſt preſque rien.

BASTIENNE.

Mais c' t'amant faiſoit tout mon bien.

M. BARBARIN.

Pour ſoulager votre tourment,
Il en faut faire un autre.

BASTIENNE.

Moi, changer, nenni-dà vraiment:
J' ſomm' trop content' du nôtre.

M. BARBARIN.

Air: *Oh, oh, oh, oh. Ah, ah, ah, ah.*

Un grand Seigneur t'adore.

BASTIENNE.

Oh, oh, oh, oh. Ah, ah, ah, ah.

M. BARBARIN.

Ce n'eſt pas tout encore.

BASTIENNE.

Que veut-il avec ça?

M. BARBARIN.

Que tu l'aimes bien.

BASTIENNE.

Qu'il n'eſpere rien.
Je n' puis aimer qu' Baſtien.

M. BARBARIN.

Air: *De M. de Catinat.*

Ceſſe pour ce garçon des regrets ſuperflus:

Le ſort en eſt jeté, tu ne le verras plus ;
C'eſt par mon ordre enfin qu'il ſe voit reſſerré,
Et plus tu l'aimeras, plus je l'y retiendrai.

BASTIENNE.

Air : *J'ai perdu mon oiſeau.*

Et qu'en voulez-vous faire ?
Pourquoi ce traitement ?
Il ne s'attendoit guere
A ça, le pauvre enfant.
Rendez-le moi, Monſieur, rendez-moi mon amant.

M. BARBARIN.

Air : *Du Cap de Bonne Eſpérance.*

De ce ruſtre, ma charmante,
Croîs-moi ; perds le ſouvenir ;
La fortune te préſente
Le plus riant avenir.
J'ai de grands biens, & je t'aime !

Si de cet amour extrême,
Tu veux m'accorder le prix,
Tous mes biens te ſont acquis.

BASTIENNE.

Air : *Quand je le vois, je perds la voix.*

Ne v'là-t-il pas
D' biaux appas?
Je n' veux point de vos richeſſes
Traîtreſſes.
Sans avoir d' rente,
Je vis contente.
Quand on ſait tourner un fuſeau,
Que l'on ſait ſoigner un troupeau,
On peut fort bien
N'manquer de rien.

M. BARBARIN.

Air : *A la Ville on ſe laiſſe donc prendre.*

De ta beauté ſonge à faire uſage,
Tu ſerois bien ſotte, en vérité,
Pouvant briller au plus haut étage,
De reſter dans ton obſcurité.

BASTIENNE.

Votre avis, Monſieur, s'roit bon à
ſuivre
Pour qui ne pourroit vivre,
Sans un gros r'venu.
Mais on dit comm'ça dans not'village,
Qu'il eſt bien plus ſage
D' garder ſa vertu.

M. BARBARIN.

Même air.

De cette vertu, que veux-tu faire;
C'eſt un nom frivole & ſans effet.
Crois-moi, laiſſe-là cette chimere,
Et ſuis ſans rien craindre mon projet.
On brave bientôt la médiſance,
Quand vers l'opulence
On eſt parvenu.

BASTIENNE.

Ça s' peut, mais on dit dans not'
village,
Qu'il eſt bien plus ſage
D' garder ſa vertu.

M. BARBARIN.

Même air.

Mes promeſſes ne ſont point légeres,
Vois-tu cette bourſe pleine d'or;
Pourvu qu'à Baſtien tu me préferes,
Je te la donne, & bien d'autre encor;
De mon amour c'eſt un foible gage,
Prends.....
(*A Part.*)
Qu'elle eſt ſauvage!
(*Haut.*)
Oh! tu la prendras.

BASTIENNE, *fuyant.*

Nenni-dà, Monſieur, je ſomm' trop ſage,
Je n' voulons point de gage,
Quand l' marché n' plaît pas.

M. BARBARIN.

Air: *Les Niais de Sologne.*

Eſprit farouche,
Rien ne te touche.

Quoi ! tes mépris,
De ma tendreſſe ſont le prix !
De tant d'audace
Mon cœur ſe laſſe,
Pour me venger,
Je ne dois plus rien négliger.

BASTIENNE.

Hélas ! que faire !

M. BARBARIN.

Dans ma colere,
Je vais bientôt
Punir ce Baſtien comme il faut.
Oui, ton refus, à mon rival,
Sera fatal.

BASTIENNE, *l'appellant.*

Monſieur, Monſieur.

M. BARBARIN, *revenant.*

Es-tu d'accord ?...

BASTIENNE, *déſeſpérée.*

Baſtien eſt mort.
Je n' puis du tout

Parer le coup
Qui le menace.

M. BARBARIN.

Il tient à toi.

BASTIENNE.

Ce n'eſt pas d' moi.

Enſemble.

C'eſt de vous / toi qu'il doit attendre ſa grace.

Quoique je l'aime,
Puiſque tu
Faites vous-même,
Prends ſur toi-
Un noble effort
Fais un
Pour adoucir ſon triſte ſort.
D'un mot tu peux changer ſon ſort.
Calmez nos peines,
Calme ſes
Briſez ſes chaînes.
Briſe ſes

Quoi!

Quoi! pour Baſtien,
Baſtienne n'obtiendra donc rien.
Baſtienne ne fera donc

M. BARBARIN.

Sois moins rebelle,
Faut-il, cruelle,
Que je te preſſe,
Que je m'abaiſſe
A tes genoux,
Pour t'inſpirer des ſentimens plus doux.

BASTIENNE.

Qu'exigez-vous?

M. BARBARIN.

Le ſeul bien dont je ſuis jaloux,
Le don d'un cœur
Dont mon bonheur
En ce moment dépend.

BASTIENNE.

Je le voudrois....

M. BARBARIN.

Hé bien!...

BASTIENNE.

Mais hélas! je n' ſaurois.

M. BARBARIN.

Eſprit farouche, &c.

SCENE VII.

BASTIENNE, *ſeule.*

Air: *Fidele ſans moi, mon cher Baſtien.*

TREDAM', il ſemble à ces gros Monſieux,
Dans leurs feux,
Que tout doit ramper d'vant eux.
Parc' qu'ils ſont bien riches,
Et qu'ils n' ſont pas chiches,
Qu'ils n'ont qu'à s' fair' voir
Pour nous émouvoir.
Bien folle,

Qui s' fieroit à leur parole.
Moi, quitter comm' çà,
Ce pauvre Baſtien, qui toujours
m'aima.
Oui-dà !
Mon ame
A ſon nom ſeul s'enflamme;
S'il n'a pas l'adreſſe
D' vanter ſa tendreſſe
Le feu de ſes yeux
M' l'a fait ſentir bien mieux.
Tredam' il reſſemble à ces gros Monſieux,
Dans leurs feux,
Que tout doit ramper devant eux,
Parc' qu'ils ſont bien riches,
Et qu'ils n' ſont pas chiches,
Qu'ils n'ont qu'à s' fair' voir
Pour nous émouvoir.

SCENE VIII.

BASTIENNE, FRONTIN.

FRONTIN.

Air : *Le tout par nature.*

A LA fin, ma belle enfant,
Mon maître eſt-il triomphant?

BASTIENNE.

Bien loin d' ça, j'ai pour c' méchant
Du mépris, je vous jure,
Et pour Baſtien plus d' penchant
Le tout par nature.

Air : *J' veux être un chien.*

Quand j'avons engagé not' foi,
N'y point manquer, c'eſt not' loi.

FRONTIN.

Aiſément cela ſe peut croire,
Mais on briſe de pareils nœuds,

Quand on trouve à les placer mieux,
Et puis de mieux en mieux :
Un Seigneur curieux,
Finit par illuſtrer votre hiſtoire.

BASTIENNE.

Air : *Mais comment, ſes yeux ſont humides.*

A tout ça je n' puis rien comprendre.

FRONTIN.

Oh ! je vais vous le faire entendre.
A Paris, plus d'une Goton,
Qui n'emporta de ſon village,
Qu'un beau minois, pour tout bagage,
En moins d'un an ſe fait un nom.
Prend un hôtel, des gens, un ton;
Ses grands airs, ſes mines, ſes graces,
Se répetent dans trente glaces.
Goton qui, pour un beau corſet,
Eût laiſſé briſer ſon lacet,
A préſent joue à la Princeſſe.
Enfin, celles de ſon eſpece,

Que bornoit un mets très-frugal,
Mangeroient le tréſor royal.

BASTIENNE.

Air : *A table je ſuis Grégoire.*

Oh ! moi, ſans faire la fiere,
Je ſais m' conduir' Dieu merci ;
Si chacun a ſa magniere
D'aimer, j'ons la nôtre auſſi.
Sur l'herbe, dans l'innocence,
Du pain ſec nous eſt plus cher
Qu'un r'pas plein d'magnificence
Que le repentir rend amer.

SCENE IX & derniere.

BASTIENNE, FRONTIN, BASTIEN.

BASTIEN, *conduit par une troupe de Payſans.*

Air : *Ah ! maman, que je l'échappe belle.*

AH, Baſtienne ! que je l'échappons belle,
Bais'-moi, mes amours,
M'aim'-tu toujours.

BASTIENNE.

Oui, j' ſuis fidelle.

BASTIEN.

Ah, Baſtienne ! que je l'échappons belle.

BASTIENNE.

Cont'-moi tout ça.

BASTIEN.

Oui, tien, j' m'en vais commencer par-là.
Ces bergers qui voyont qu'on m'emmene,
D' Monſieur Barbarin,
Rendent ſoudain,
L'attente vaine.
Craignant tout, il a cédé ſans peine;
Mon Parain l' Bailli
L'y a fait entendr' raiſon auſſi.
Ah, Baſtienne! que je l'échappons belle,
Malgré les envieux
J' ſerons heureux.

BASTIENNE.

La bonne nouvelle!

BASTIEN.

Puiſque mon Parain de tout cela ſe mêle,
J' ſerons tôt mariés:
D' la nôce ils ſont déja priés.

BASTIENNE.

Air : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

Tien, tout c' biau monde a le cœur ſi bon,
Qu'ils m' plaignoient dans mon affliction.
Il faut les r'mercier.

BASTIEN.

T'as raiſon.

BASTIENNE.

Mais faut d' la belle parole.

BASTIEN.

Au lieu d' ça, chante ſte chanſon
Qu'a fait not' Maître d'Ecole.

RONDE.

Air : *Hé, Madame ! qu'attendez-vous Madame ?*

Ne quittons jamais nos hameaux,
L'amour ſe plaît ſous nos ormeaux :
Ne quittons jamais nos hameaux,

Les plaiſirs y ſont toujours nouveaux.
Laiſſons, laiſſons aux grands de la
ville,
L'art de n'en pas trouver entre mille.
Le vrai bien nous ſuit,
Autant qu'il les fuit:
Chez eux on éblouit;
Mais ici l'on jouit.
Ne quittons jamais,
Une Dame
Qui s'enflamme;
Pour mieux plaire,
Doit le taire.
Mais en aimant, nous le diſons;
C'eſt en le diſant que nous plaiſons.
Ne quittons jamais, &c.
Parmi nous on voit l'amour ſourire:
Triſtement à la ville on ſoupire.
Nos bergers heureux,
Toujours amoureux,
Au ſein de l'enjouement
Puiſent le ſentiment.

Ne quittons jamais nos hameaux, &c.
La bergere
Eſt ſincere ;
Sans caprice,
Sans malice,
Elle dit un oui de bon cœur.
Ne quittons jamais nos hameaux, &c.

BASTIEN.

Air : *Ça ne durera pas toujours.*

Enfin, not' chagrin ceſſe,
Et j'allons être époux.

BASTIENNE, *au Public.*

Meſſieurs, quoiqu'ça nous preſſe,
Et que rien n' ſoit ſi doux,
J' vous quittons malgré nous. *bis. bis.*

Fin de la Nouvelle Baſtienne.

LA FONTAINE DE JOUVENCE,

GRAND BALLET,

Composé par M. NOVERRE, Maître des Ballets de l'Opéra Comique.

Dansé, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Foire Saint Laurent, le 16 Septembre 1754.

LA FONTAINE DE JOUVENCE.

Le Théâtre repréſente un jardin orné de berceaux, de fleurs, &c. Dans le fond eſt une fontaine, dont les eaux ont la vertu de rendre la jeuneſſe. Au-deſſus eſt le Temple de l'Amour. Des Bergers & des Bergeres, rangés ſur les degrés du Temple, rendent graces à l'Amour qui les a rajeunis.

UN BERGER chante ſur l'air : *A l'Amour, rendez les armes.*

TENDRE Amour, reçois l'hommage
Que méritent tes bienfaits.
Tu nous rends notre bel âge,
Et ce gage
Nous engage
A te ſervir à jamais.

UNE BERGERE, *ſur le mineur du même air.*

C'eſt de toi que tout tient l'être,
Tu fais le bonheur des Dieux.
Le plaiſir que tu fais naître,
Place un mortel dans les cieux.
Soupirer c'eſt te connoître;
Qui te connoît eſt heureux.

ENTRÉE *de Bergers & de Bergeres, portant chacun une houlette & une guirlande de fleurs.*

ENTRÉE D'HÉBÉE.

Les Bergers reprennent leur danſe, avec les guirlandes ſeulement.

Quatre vieillards viennent ſe mêler à la fête. Se voyant rebutés des jeunes Bergers, l'un d'eux exprime ainſi ſes plaintes.

Air: *Ah! qu'on eſt heureux de mourir.*

Ah! qu'il eſt affreux de vieillir,
Quand on ſent encor que l'on aime. *bis.*

Une vieille implore le ſecours de l'Amour pour obtenir d'être rajeunie.

Air : *Fatal amour, cruel vainqueur.*

Sois favorable à nos deſirs ; *bis.*
Ta voix ſaura pour nous réveiller les plaiſirs.
De tes feux remplir nos ames ;
Nos corps ſont abattus ſous le poids de nos ans.
Viens, Amour, ranimer nos ſens,
Ou dans nos cœurs éteins tes flammes.
Sois favorable à nos deſirs, &c.

C'eſt toi dont le pouvoir communique à ces ondes
Le ſecret qui nous rend l'uſage des beaux jours.
Hélas ! accorde-nous un généreux ſecours,
Ouvre-nous les tréſors de ces ſources fécondes.
Sois favorable à nos deſirs, &c.

Les vieillards vont à la Fontaine ; on leur préſente à boire, & dans l'inſtant on les voit ſe transformer en jeunes Bergers. Deux d'entr'eux reviennent ſur le bord du Théâtre, & chantent.

DUO.

Air : *Regne, amour, &c.*

Chante un Dieu que j'adore,
Vole, viens dans mes bras ;
Un plaiſir plein d'appas,
Eſt l'encens qui l'honore.

Les deux autres vieillards rajeunis danſent une pantomime.

ENTRÉE DE L'AMOUR.

Une Bergere adreſſe à l'Amour cette Ariette.

Air : *Petits-Maîtres, &c.*

Dieu charmant, ton doux empire,
Eſt l'empire du bonheur :
Une belle laiſſe lire
A travers de ſa rigueur,

L'eſpoir d'un moment flatteur.
Elle ſoupire,
Un doux martyre,
Te ſoumet bientôt ſon cœur.
Dieu charmant, &c.

A ſon tour l'amant ſoupire ;
Tous deux d'un tendre délire,
Goûtent bientôt la douceur.
Tu les inſpire
A ſaiſir l'inſtant flatteur.
Dieu charmant, &c.

L'AMOUR chante cet air : *Fanfare de Bourgogne.*

Peuple heureux, de ma puiſſance
Vous reſſentez les effets ;
Que votre reconnoiſſance
Soit le prix de mes bienfaits.
Que tout s'éclaire & s'enflamme ;
Que des fleurs forment vos fers,
Et qu'enfin une même ame
Semble animer l'univers.

Les quatre parties du monde ſe raſſemblent aux ordres de l'Amour. L'Europe eſt repréſentée par trois Français; l'Aſie par trois Turqueſſes; l'Afrique par trois Négres, & l'Amérique par trois Américaines.

ENTRÉE *des quatre Nations.*

PAS DE DEUX.

Un Turc & une Turqueſſe. Le Turc chante.

Air: *Contre-danſe du ballet Chinois.*

Un Français n'eſt qu'un diminutif
D'un Muſulman actif;
Son cœur toujours apprentif,
Eſt plaintif,
Eſt craintif
Pour la récidive;
Sa flamme tardive,
D'un minois ſenſitif,
Pique l'amour trop au vif.
Chez nous l'amour plus inſtructif,

Dans l'inſtant eſt déciſif.
Moins maniéré, mais plus naif;
Son tranſport eſt démonſtratif.
Voit-on d'un objet tentatif,
Le coup-d'œil expreſſif,
Notre feu pour lors exceſſif,
A ſon ordre attentif,
Fait un jeu du ſuperlatif.

PAS DE TROIS NEGRES.

Le Ballet finit par une contre-danſe de cerceaux de fleurs.

Fin de la Fontaine de Jouvence.

LES TROYENNES EN CHAMPAGNE, OPÉRA COMIQUE, EN UN ACTE,

Repréſenté, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de l'Opéra Comique du Fauxbourg S. Germain, le premier Février 1755.

ACTEURS.

Madame FERTILE.

NITOUCHE, CLAIRETTE, DOUCETTE, } Filles de Madame Fertile.

CASTAGNETTE, enfant de Nitouche.

RETOR, ami de la famille.

BRUSQUEFEU, TAPINOIS, BON-ACCORD, } Lieutenans de l'armée d'Attilla.

FINUS, Député de l'armée.

La Scene eſt devant Troyes.

LES

LES TROYENNES EN CHAMPAGNE.

Le Théâtre repréſente les dehors de la ville de Troyes en Champagne, environnée de tentes & de tout l'attirail d'un ſiége.

SCENE PREMIERE.

RETOR, *ſeul.*

Air : *Des Pendus.*

NOTRE ville eſt priſe d'aſſaut :
Décampons donc, puiſqu'il le faut.
Attila, que le diable emporte,
Nous étrille de belle ſorte.
Vaincus par les Huns & les Gots,
Nous dépendons de ces magots.

Air : *Quand je partis de la Rochelle.*

Je ne regrette point la ville, *bis.*
Ni les bourgeois qui ſont dedans,
Ma lurette,
Ni les bourgeois qui ſont dedans.

Air : *D'Épicure.*

Je ne tremble que pour nos vignes,
Et pour une femme d'honneur,
Dont les trois filles ſont bien dignes
Des droits qu'elles ont ſur ſon cœur.
De tout temps Madame Fertile
M'a confié ſes intérêts.
Achevons de nous rendre utile,
L'amour rembourſera les frais.

SCENE II.

RETOR, Madame FERTILE, CLAIRETTE, NITOUCHE, DOUCETTE, CASTAGNETTE, *fils de Nitouche.*

RETOR.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

QUEL ſpectacle ! approchez, famille déſolée,
A la fureur du ſort triſtement immolée.
Ne puis-je, répondez, vous ſouſtraire au vainqueur ?

Mde. FERTILE.

Non, vous ne pouvez rien, malgré votre bon cœur.

RETOR.

Air : *Savez-vous bien, jeune tendron.*

Il eſt, ce me ſemble, encor temps.

DOUCETTE.

Hélas! nous venons de nous rendre.

CLAIRETTE.

Et par ordre des Lieutenans,
Ici nous venons les attendre.

Mde. FERTILE.

Mes filles ſont en leur pouvoir.

NITOUCHE.

Et tour-à-tour ils veulent voir,
Ils veulent voir,
Ils veulent voir,
Celle qui pourra leur écheoir,

RETOR.

Air : *De Catinat.*

Oh! je vais de ce pas leur offrir tous mes biens,
S'il le faut, pour briſer vos indignes liens.

Mde. FERTILE.

Eh! mais, mon cher Retor, vous n'y penſez donc pas:

Peut-on offrir des biens que pillent les
ſoldats ?

DOUCETTE.

Air : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

De tout parts ces effrénés
Les prennent ſans être donnés.

NITOUCHE.

Châque Officier, avec ardeur,
Uſant du droit de guerre,
Afin d'acquérir plus d'honneur,
Ne nous en laiſſe guere.

RETOR.

Air : *De néceſſité néceſſitante.*

Nous perdons tout, & votre reſſource
Conſiſte à préſent dans cette bourſe.
Oui, pour votre rançon je la donne.

Mde. FERTILE.

Retor, vous avez l'ame trop bonne.

RÈTOR, *à l'enfant.*

Air : *Mais, comment ſes yeux ſont humides.*

Et vous, mon petit Caſtagnette ;

Vous n'êtes encor qu'en jacquette,
Mais avec l'âge on devient grand;
Vous me retracez votre pere.
Ce ſouvenir me déſeſpere.
Pour rien il ſe battoit ſouvent:
Il étoit même un peu méchant;
Mais entre nous, on a beau l'être,
Tôt ou tard on trouve ſon maître.
Soyez moins brave, mon enfant,
Vous ſerez plus long-tems vivant.

Mde. FERTILE.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Mais, mon cher, eſt-ce-là l'inſtant
De haranguer ce pauvre enfant
Dont l'ignorance eſt très-profonde;
Il ne ſait pas articuler,
Que voulez-vous qu'il vous réponde?

RETOR.

Oh! moi, je parle....

NITOUCHE.

Pour parler.

Mde. FERTILE.

Air : *La bonne aventure.*

Votre zele eſt fort ardent.

RETOR.

Oui, je vous le jure.

Mde. FERTILE.

Mais ce zele cependant
De rien ne m'aſſure ;
Clairette en ſait plus que vous.
Allons, ma fille, dis-nous,
La bonne aventure, au gué,
La bonne aventure.

CLAIRETTE.

Air : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Malgré ma bonne volonté,
Permettez que je m'en diſpenſe.

Mde. FERTILE.

Par paſſe-tems, ou par bonté,
Dis-nous ce que le deſtin penſe.

CLAIRETTE.

Air: *De la Contre-Danſe de la Fontaine de Jouvence.*

Ne liſons jamais dans l'avenir;
A notre ignorance il vaut mieux ſe tenir.
Ne liſons jamais dans l'avenir;
Qui veut trop ſavoir ſouvent ſe voit punir.
Un cœur amoureux,
Qui ſe croit heureux,
Se livre & ne date
Que de l'inſtant qui le flatte,
Sans approfondir
S'il pourra finir,
Son tendre amour ne voit que le plaiſir.
Ne liſons jamais dans l'avenir;
Qui veut trop ſavoir, ſouvent ſe voit punir.
En folâtrant, une belle s'engage
Sans réfléchir qu'un amant doit changer.

Jouiroit-elle des fleurs du bel âge,
Si ſa raiſon pénétroit le danger?
Ne liſons jamais dans l'avenir;
Qui veut trop ſavoir, ſouvent ſe voit punir.
Combien d'époux
Seroient jaloux,
S'ils n'étoient pas dans l'ignorance!
Loin de prévoir,
Il faut avoir
Le ſoin d'écarter le miroir.
Eſt-ce un mal,
Quand au bal,
Femme ſe rend
Près d'un galant?
Enfin doit-on
L'en blâmer? non,
Dès que ſon mari le trouve bon.
S'il eſt content,
En faut-il tant
Pour ſauver du moins l'apparence?
S'il eſt content,

En faut-il tant
Pour prouver qu'il eſt ignorant?
Ne liſons jamais dans l'avenir;
A notre ignorance il vaut mieux ſe tenir.
Ne liſons jamais dans l'avenir;
Qui veut trop ſavoir, ſouvent ſe voit punir.

Mde: FERTILE.

Air: *Chacun a ſon tour.*

Sais-tu que tu bats la campagne?
A quoi bon ces propos en l'air?
Seroit-ce l'effet du Champagne?

CLAIRETTE.

Tantôt vous y verrez plus clair.
Le tableau qu'en ſecret je projette,
Se fera voir dans tout ſon jour.
Chacun a ſon tour,
Liron, lirette,
Chacun a ſon tour.

SCENE III.

Des Tambours, battant la marche nouvelle, arrivent, accompagnés de trois Officiers qui viennent s'emparer de leurs prisonnieres.

Madame FERTILE, RETOR, CLAIRETTE, NITOUCHE, DOUCETTE, TAPINOIS, BRUSQUEFEU, BONACCORD, UN ENFANT.

BRUSQUEFEU.

Air : *Malgré la bataille.*

SI le sort des armes
Vous soumet à nous,
Sachez que vos charmes,
Nous subjuguent tous :
Comparant nos peines

A vos maux divers;
Palſembleu ! nos chaînes
Valent bien vos fers.

TAPINOIS.

Air : *Quel déſeſpoir !*

Faites un choix,
Pour nous enflammez-vous, Meſ-
dames.

BON-ACCORD.

Faites un choix :
Donnez, ou bien ſuivez des loix.

Mde. FERTILE.

Air : *Trois enfans gueux.*

Nous ne ſuivons, dans ces affreux
inſtans,
Pour toute loi qu'une juſte triſteſſe.

DOUCETTE.

Pour nous aimer, c'eſt bien prendre
ſon tems.

NITOUCHE.

De ſa victime en fait-on ſa maîtreſſe?

TAPINOIS.

TAPINOIS, *prenant Nitouche.*

Air: *Margot a vendu ſon cotillon.*

Veuve que conſole un bon vivant,
Doit rire, *bis.*

BON-ACCORD, *ſe ſaiſiſſant de Doucette.*

Il faut en faire autant:
Tout pour vous conſpire,
Tout pour vous conſpire.

BRUSQUEFEU, *s'emparant de Clairette.*

Ce minois ſéduiſant
Semble contredire
Cet air méchant.

Mde. FERTILE.

Air: *Non, non, Meſſieurs, il n'en eſt rien.*

Non, non, Meſſieurs, il n'en eſt rien,
Non, non, mes filles penſent trop bien.
Pour la vertu, la bonne foi,
Elles tiennent de moi.

BRUSQUEFEU.

Air : *Le tout par nature.*

Tenir de vous pour l'honneur,
Annonce aſſez leur candeur.
Leur renom eſt fort connu;
Ce qu'elles ſavent faire,
Prouve bien que la vertu
Eſt héréditaire.

BON-ACCORD.

Air : *C'eſt dans la rue de la Mortellerie.*

A quoi bon toutes ces façons? *bis.*

TAPINOIS.

Parbleu! nous nous y connoiſſons.

RETOR.

On ſait qu'au Militaire,
On n'en impoſe guere.

Air : *Que je regrette mon amant.*

Mais, Meſſieurs, vous vous méprenez;
Et pour cette famille honnête,
Je vous offre ces or.

TAPINOIS.

Donnez.

BRUSQUEFEU, *lui frappant ſur l'épaule.*

Mon cher, vous ſerez de la fête.
Nous aimerons,
Nous rirons,
Nous boirons,
Nous danſerons,
Et vous payerez les violons.

BON-ACCORD.

Air : *Ça n'ſe fait pas.*

Allons, Meſdames, décidez :
Vous retardez
L'inſtant où chacun aſpire.

TAPINOIS.

Sans parler vous vous regardez,
Qu'eſt-ce que cela veut dire?

BRUSQUEFEU.

Fuir l'amour avec tant d'appas?
Ça n'ſe fait pas. *bis.*

DOUCETTE.

Air : *La mort de mon cher pere.*

Moi, je ne puis rien dire,
Rien ne touche mon cœur.

CLAIRETTE.

Moi du don de prédire,
Je fais tout mon bonheur.

NITOUCHE.

Quelle fâcheuſe épreuve !
J'ai perdu mon époux.
Par vos coups je ſuis veuve ;
Que me demandez-vous ?

BON-ACCORD, *à Doucette.*

Air : *Le Seigneur Turc a raiſon.*

E'inſenſible ! on la ſaura
Vaincre par tendreſſe.

BRUSQUEFEU, *à Clairette.*

Et ſans magie, on pourra
Charmer la Devineresſe.

TAPINOIS, *à Nitouche.*

Vous aurez un autre époux.

On en trouve parmi nous
D'une vaillante eſpece.

BON-ACCORD.

Air : *Marche de Lowendal.*

Sans vouloir me flatter,
Je puis me vanter
Que l'amour chez moi
Eſt d'un fort bon alloi.

TAPINOIS.

La timide langueur,
L'inſipide fadeur,
N'alterent point mon ardeur.

BRUSQUEFEU.

Si j'aime bruquement,
J'aime conſtamment ;
N'héſitez donc plus,
Car je hais les refus.
Il faut ſur le champ,
Qu'à la tête du camp,
L'hymen nous uniſſe avec éclat :
L'amour fera le contrat.

RETOR.

Air : *Recevez donc ce beau Bouquet.*

Un tel parti me paroît bref.
Attila ſeul doit être maître.

BON-ACCORD.

En fait de gloire, il eſt le chef;
En fait d'amour, chacun peut l'être.

TAPINOIS.

Tandis que, pour nous exercer,
Nous choiſiſſons une compagne,
Attila, pour ſe délaſſer,
Fait mouſſer
Votre vin de Champagne.

BON-ACCORD.

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Il faut nous ſuivre; êtes-vous prêtes?

NITOUCHE.

Quoi donc! barbares que vous êtes,
Vous nous outragez juſques-là?

BRUSQUEFEU.

Mais l'hymen n'eſt point un outrage?

Toujours on répare par-là
Le tort qu'a produit le carnage.

TAPINOIS.

Air : *Ah ! ça, v'là qu'eſt donc baclé.*

Le ſort en décidera.

BON-ACCORD.

Des dez en feront l'office.

BRUSQUEFEU.

Tour à tour en tirera.

NITOUCHE.

A ce jeu je ſuis bien novice ;
Expliquez-vous, s'il vous plaît.

BRUSQUEFEU.

Oh ! nous allons vous mettre au fait.

(*Les trois Officiers ſe parlent ici bas entr'eux. Pendant ce tems Clairette acheve le couplet que Madame Fertile commence auſſi entr'elles quatre.*)

Mde. FERTILE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Quel chagrin cet apprêt me cauſe!

CLAIRETTE.

Oui, mais il nous reſte une clauſe,
Qui pourra les mettre en défaut :
Tirons parti de leur jeu même,
En exigeant un point ſi haut,
Qu'ils ſoient dupes du ſtratagême.

BRUSQUEFEU, *tenant & remuant les dez.*

Air : *Lon, la.*

Qui ne ſait qu'amener dix,
Ne remporte pas le prix.
Quinze eſt un beau point,
Encor n'eſt-il point
Ce qu'on nomme prodige :
Dix-huit eſt le *nec plus ultrà.*

CLAIRETTE.

C'eſt ce point qu'on exige,
Lon, la,

C'eſt ce point qu'on exige.

BON-ACCORD.

Air : *Aucun Paſteur.*

C'eſt un haſard.

BRUSQUEFEU.

Qui rarement arrive.

TAPINOIS.

C'eſt un haſard.

NITOUCHE.

Eh bien ! moi, pour ma part,
Si les dez, malgré tous vos ſoins,
En amenent un ſeul de moins,
De mon cœur je vous prive ;
Mais ſi le nombre eſt complet & certain,
Je ferai de bon cœur la moitié du chemin.

TAPINOIS.

Air : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Il faut être raiſonnable.

NITOUCHE.

Sans ce haſard point d'accord.

TAPINOIS.

Il nous ſeroit favorable,
Si l'on commandoit au ſort.

DOUCETTE.

Je fixe les dez à ſeize.

CLAIRETTE.

Vous gagnerez à dix-ſept.

BRUSQUEFEU.

Vous en parlez à votre aiſe;
C'eſt nous refuſer tout net.

BON-ACCORD.

Air : *Vous fixez un aimable amant.*

Et qu'importe, amis? eſſayons,
Nous pouvons être heureux.

TAPINOIS.

Voyons.
Si nous échouons, quel dommage!

BRUSQUEFEU.

Ma foi, j'en ſuis preſque certain ;
Mais ſouvent qui reſte en chemin,
N'a pas moins tenté le voyage.

TAPINOIS.

Air : *Du haut en bas.*

Sur ce tambour,
Qu'à l'inſtant le deſtin préſide.

BON-ACCORD.

Sur ce tambour,
Dreſſons un autel à l'Amour.

BRUSQUEFEU.

Je ſens que ſa flamme me guide.
Heureux, ſi pour nous il décide,
Sur ce tambour.

Air : *Sous ces ormeaux.*

Voici les dez.

BON-ACCORD, *prenant les dez.*

O ſort ! ſi vous me ſecondez,
(*Montrant Doucette.*)
Cet aimable objet
Sera mon lot.

BRUSQUEFEU.

As-tu fait ?

(*Bon-Accord tire...*)

DOUCETTE.

Sept. (*Elle rit.*)

TAPINOIS, *montrant Nitouche.*

Pour la veuve, à mon tour,
Voyons.

NITOUCHE.

Cinq.

(*Elle le montre au doigt, en riant auſſi.*)

O Dieux, quel cruel tour !

BRUSQUEFEU.

Vous tirez mal.
J'attends un bonheur ſans égal.
(*A Clairette.*)
Le charmant minois.
(*A ſes Camarades.*)
Je vous croyois plus adroits.

CLAIRETTE.

Trois.

(*Elle fait un grand éclat de rire.*)

BRUSQUEFEU.

BRUSQUEFEU, *donnant un coup de pied dans le tambour, & jetant les dez.*

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Que le diable emporte la chance.

Mde. FERTILE.

Vous ne prétendez rien, je penſe ?

RETOR.

Elles ſont libres.

BRUSQUEFEU.

Un moment.

Que chacun prenne ſa compagne.

Mde. FERTILE.

Vous avez perdu.

BRUSQUEFEU.

Non vraiment ;

Car nous jouons à qui perd gagne.

NITOUCHE.

Air : *C'eſt le tran, tran, tran, &c.*

Eſt-ce ainſi qu'un grand cœur en uſe ?

DOUCETTE.

Allez, vous êtes bien méchant.

CLAIRETTE.

Apprenez de moi que la ruſe
Ne fait point honneur au penchant.

BRUSQUEFEU.

Uſer de détours à Cythere,
Et chez Bellone en faire autant;

TOUS TROIS.

C'eſt le tran, tran, tran, tran, tran,
D'un adroit Militaire.

Air: *J'aurai une robe.*

BON-ACCORD.

Vous ſerez ma femme,
Vous ſerez ma femme.

DOUCETTE.

Etre votre femme!
Etre votre femme!

BRUSQUEFEU.

Que d'appas!
Que d'appas!
Sur mon ame,
Sur mon ame.

NITOUCHE.

Nenni pas,
Nenni pas.
Sur mon ame,
Sur mon ame.

TAPINOIS.

Vous ſuivrez nos pas,
Vous ſuivrez nos pas.

CLAIRETTE.

Nous fuirons vos pas,
Nous fuirons vos pas.

BON-ACCORD.

Air : *Tambour de l'Amour.*

Oh! pour cette fois,
Uſons de nos droits;
Recevez nos loix,
Vous êtes captives.

BRUSQUEFEU.

Malgré nos bontés,
Si nos Députés
A nos volontés,
Vous trouvent rétives;
Alors moins ſoumis,
Ce ſera comme ennemis,
Que tout nous ſera permis.
Je le répete,
Il faut en ce jour,
Que la violence ou l'amour
Produiſe votre défaite.
Allons, battez tambour.

(*Ils ſortent au bruit de la marche qui annonçoit leur arrivée.*)

SCENE IV.

RETOR, Mde. FERTILE, & ſes filles.

RETOR.

Air: *Les cœurs ſe donnent troc pour troc.*

CECI me paroît ſérieux.
De leurs projets je vais m'inſtruire :
Et je reviendrai dans ces lieux,
Vous conſoler & vous conduire.

SCENE V.

Mde. FERTILE, & ſes filles.

NITOUCHE.

Air : *Des Pierrots.*

MAIS, mes ſœurs, avons-nous bien fait ?
Pour moi j'en doute ;

Car, coûte qui coûte,
Il valoit mieux céder tout net,
Puiſqu'ils ſont maîtres en effet.

DOUCETTE.

L'avis eſt fort bon, je le goûte.

CLAIRETTE.

Je commence à penſer comme cela.

Mde. FERTILE.

Quoi! vous vous abaiſſerez juſques-là.
Ah! ah!
Je voudrois bien voir ça.

Air: *Tu croyois, en aimant Colette.*

Comment donc! ma fille Nitouche,
Avec votre ſimplicité,
Ce conſeil part de votre bouche!
Qui s'en ſeroit jamais douté?

NITOUCHE.

Air: *Eſt-ç' que ça ſe demande.*

Que peut-il arriver de pis,
Dans l'état où nous ſommes?

Mde. FERTILE.

Vous penchez pour nos ennemis.

DOUCETTE.

Ces ennemis ſont hommes.

NITOUCHE.

Tout homme ſait combler nos vœux,
Pour peu que l'on ſe rende.

Mde. FERTILE.

Mais qu'attendez-vous de leurs feux?

NITOUCHE.

Eſt-ç' que çá ſe demande?

DOUCETTE.

Air : *Du Carillon de Dunkerque.*

Un Guerrier, en effet,
Eſt bien mieux notre fait
Que le vain préjugé
Qui veut que l'on ſoit vengé.

CLAIRETTE.

L'honneur a beau gronder;
Le beſoin de céder

N'a rien de criminel
S'il ſauve un mal réel.

NITOUCHE.

Lorſque l'on n'a plus rien,
Un époux ſied fort bien.
Nous avons combattu;
Et d'ailleurs la vertu
A fait plus d'un traité
Avec la néceſſité.

Air: *Des Folies d'Eſpagne.*

Moi ſeule, hélas! je veux être victime.

CLAIRETTE.

Paix! à m'ouïr employez tous vos ſoins.
L'art de prédire en cet inſtant m'anime;
Cela me vient quand j'y penſe le moins.

Air: *Tu connois le mariage.*

Tous les tems frappent ma vue.
O ciel! que d'objets divers
Me ſont offerts!
A travers la nue
Paſſons en revue

Tout l'univers.
Dans les mains d'une coquette,
Que ce gros & riche Abbé
Eſt bien tombé!
On n'eſt pas ſans dette:
Tout ce qu'il lui prête
Eſt flambé.
Plus loin, voyez cette prude
Qui, montrant dans un faux jour
Son amour,
Conduit au but ſon amant,
Par les détours du beau ſentiment.
L'actrice fait ſon étude
D'aſſocier
Un Financier
Aux dépenſes qu'elle fait
Pour obliger un plumet.
Quelle eſt cette Nymphe piquante?
C'eſt une danſeuſe brillante
Qui, fiere de ſes appas,
Et faiſant payer fort cher un faux pas,
Danſe à l'Opéra,

Et cœtera.
Mais
Que de colifichets
Tranſportent juſqu'à l'excès
Nos Français!
Quoi! juſques ſur les bonnets
Regne les cabriolets?
Chacun en porte à ſa montre,
On ſe les montre.
Des riens charmoient nos aïeux,
Un rien nous plaît; & nos neveux,
Auront de qui tenir.
Voilà le paſſé, le préſent, l'avenir.

Mde. FERTILE.

Air: *Un Cordelier d'une riche encolure.*

Inſtruis-nous donc de ce qui nous concerne.

CLAIRETTE.

Hélas! je diſcerne
Dans l'éloignement,
Un prompt événement.

Je vois l'amour & l'hymen à ſa ſuite.
Le cœur me palpite.
Je vois.... Je vois bien....
Que je ne vois plus rien.

SCENE VI.

RETOR, & les précédens.

RETOR.

Air : *Oui, j'ai tout vu.*

QU'AI-JE entendu?
Hélas! tout eſt perdu.
Quel projet!
C'en eſt fait,
Le malheur eſt complet.

Mde. FERTILE.

Air : *Le fameux Diogène.*

Expliquez-vous, de grace.

RETOR.

Leur fureur vous menace.

(*Montrant Nitouche.*)

Ils demandent ſon fils.

NITOUCHE.

Mon fils ! ô ciel ! que faire ?
Hélas ! dans cette affaire,
Donnez-moi votre avis.

RETOR.

Air ; *Des Foires de Brie.*

On peut le cacher ſous ce tonneau,
Et par quelque hiſtoire
Leur en faire accroire.
On peut le cacher ſous ce tonneau.

CLAIRETTE.

Si le tour n'eſt pas fin, il eſt du moins nouveau.

(*Ici on leve un tonneau, & en plaçant l'enfant deſſous, Nitouche chante.*)

NITOUCHE.

Air : *Faites dodo.*

Faites dodo,

Cher Caſtagnette ;
Faites dodo
Juſqu'à tantôt.

DOUCETTE.

Mais ſi ſes cris découvroient ſa cachette.

RETOR.

Non, il eſt trop bien né pour dire mot.

Tous.

Faites dodo,
Cher Caſtagnette ;
Faites dodo
Juſqu'à tantôt.

SCENE

SCENE VII.

FINUS, & les précédens.

(*Des Soldats portant des piques accompagnent Finus.*)

RETOR.

Air : *Du Confiteor.*

ON vient.

Mde. FERTILE.

Je tremble.

NITOUCHE.

Je frémis.

FINUS.

Meſdames, au nom de l'armée,
Contre vous, je vous avertis,
Qu'elle eſt fortement animée;
En aimant trois de nos Héros,
Vous pouvez finir tous vos maux.

Mde. FERTILE.

Air : *J'vous prêt'rai mon manchon.*

Notre réponſe eſt déja faite :
On ſait quels ſont nos ſentimens.

FINUS.

De votre ville je regrette
Les admirables monumens.
Si la froideur regne encor dans votre ame,
Tout doit être en proie à la flamme.

La célebre Imprimerie qui fait tant d'honneur à la France, où les Auteurs fameux dépoſent leurs immortels ouvrages, ne ſubſiſtera plus. Sans reſpecter même l'illuſtre boutique de l'éternelle Madame la veuve Oudot, aſyle antique, qui ſert de temple glorieux à tant de Héros, tels que Pierre de Provence, la Belle Maguelone, Fortunatus, Richard-ſans-peur, Robert-le-Diable, &c. en un mot, cette

auguſte bibliotheque bleue, que tant de Romans, de Tragédies, de Comédies, de Parodies & d'Opéra-Comiques auroient encore groſſie, ſera détruite, ainſi que les Ecreignes, la rue Dubois.... Vous pâliſſez à ce tableau.

Sans reſtriction,
Répondez donc,
Dites oui ou non.
Quel eſt votre deſſein?
Parlez, enfin:
Quel eſt votre deſſein?
Air: *Menuet de Granval.*

Ce ſilence ſe fait entendre,
Je ſais comme on doit l'expliquer.
(*A part.*)
Mais autrement je vais m'y prendre.
Ce moyen-ci ne peut manquer.
Air: *Vous voulez me faire chanter.*
(*A Nitouche.*)
Les Goths demandent votre fils,

Il faut les ſatisfaire.

NITOUCHE.

Tantôt leurs fiers ſoldats l'ont pris.
Ah! rendez le à ſa mere.

FINUS.

A ne me tromper qu'une fois,
Bornez votre malice.
Ma belle, ſachez que j'y vois
Un peu plus clair qu'Ulyſſe.

Air : *Fidele.*

Sans peine
Je ſaurai bien l'avoir :
Il faut voir.
(*A ſa Troupe.*)
Faites tous votre devoir.

NITOUCHE.

La recherche eſt vaine,
La recherche eſt vaine.

FINUS.

Ce tranquille aveu
L'annonce en ce lieu.

TAYLOR INST. OXFORD

NITOUCHE.

Air : *Il eſt mort, mon cher Caſtor.*

Il eſt mort.

FINUS.

Vous le ſeriez, ma Reine.

NITOUCHE.

Il eſt mort;
Demandez à Retor.

FINUS.

Air : *Menuet d'Iſis.*

De ſon ſort je veux être éclairci;
Sans cela je ne ſors point d'ici.
Fatigués de plus d'une bataille,
Ces grivois-ci boiront en attendant.
(*A ſes Soldats.*)
Mes enfans, percez cette futaille.

NITOUCHE, *ſe jettant au-devant d'eux.*

Ciel! arrêtez....

FINUS.

Pourquoi ce mouvement?

NITOUCHE, *tremblante.*

Air : *Pour héritage.*

Je vous ſupplie
D'arrêter leur fureur.

FINUS.

Mais, je vous prie,
Pourquoi cette frayeur ?

NITOUCHE, *pathétiquement & embarraſſée.*

Mon cher Monſieur !

FINUS.

Mais daignez donc pourſuivre.

NITOUCHE.

Ah ! ſi je voyois un homme ivre,
Je mourrois de peur.

FINUS.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

L'aſpect de votre fils calmera vos alarmes.

NITOUCHE, *montrant les Soldats.*

Commandez-leur avant....

FINUS, *à ſa Troupe.*

Poſez-vous ſur vos armes.

NITOUCHE.

Seul, je vous dirai tout.

FINUS.

Mais je l'eſpere ainſi.

NITOUCHE, *montrant les Soldats.*

Ces ivrognes, Monſieur, les laiſſez-vous ici?

FINUS.

Air: *Du Prévôt des Marchands.*

Allez, retournez tous au camp;
Je vous rejoindrai ſur le champ.
(*A Nitouche.*)
Parlez.

NITOUCHE, *ſe mettant devant le tonneau, & le regardant de temps en temps.*

J'ai ceſſé d'être mere.

FINUS.

Pourquoi tant fixer ce tonneau?

Votre inquiétude m'éclaire.

(*Il leve le tonneau.*)

NITOUCHE, *le tirant par l'habit.*

Cruel!...

FINUS, *prenant l'enfant.*

Ah! le plaiſant berceau!

NITOUCHE, *ſe jettant ſur Finus.*

Air: *Il eſt genti.*

Rends-moi mon fils.

FINUS.

Une tête ſi chere
Engagera ſa mere
A vaincre ſes mépris.
Il eſt genti,
Il eſt joli,
Il reſſemble à ſon pere;
On diroit que c'eſt lui.

Air: *Allez-vous-en, gens de la nôce.*

Il vous devra deux fois la vie,
Si l'hymen vous donne des loix.

NITOUCHE, *baiſant ſon fils.*

Loin de la lui voir ravie,

Hélas ! je la lui rendrois,
Plutôt trois fois,
Plutôt trois fois.

FINUS.

La nature, mieux qu'en Aſie,
Fait en ces lieux parler ſa voix.

DOUCETTE, *à Nitouche.*

Air : *C'eſt un enfant.*

Son ſort, comme vous, m'intéreſſe,
Et je m'oppoſe à ſon danger.

CLAIRETTE.

Certain penchant ſecret me preſſe
A me rendre pour l'obliger.

FINUS.

Cè que n'a pu faire
L'armée entiere,
Qu'eſt-ce qui le fait dans un inſtant ?
C'eſt un enfant,
C'eſt un enfant.

Mde. FERTILE, *à Retor.*

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent.*

O Dieux ! quels tourmens pour nous !

Les cruels nous tiennent !

FINUS.

Moins en vainqueurs qu'en époux,
Ils leur appartiennent.
Les voici qui viennent
Tous,
Les voïci qui viennent.

SCENE VIII & derniere.

TOUS LES PERSONNAGES.

BRUSQUEFEU.

Air : *Chantons à tour de bras.*

HÉ bien ! mon cher Finus,
Que devons-nous attendre
Veut-on enfin ſe rendre?

FINUS.

On ne réſiſte plus.

BRUSQUEFEU.

Viens ça, que je t'embraſſe.

BON-ACCORD.

Meſdames, choiſiſſez.

Mde. FERTILE.

Ah! laiſſez-les, de grace.

TAPINOIS.

Le choix les embarraſſe ;
C'eſt nous en dire aſſez.

RETOR.

Air : *Ça n' vous va brin.*

Aimer ceux que l'on perſécute!
Cela n'eſt pas fort naturel.
L'amour qui ſans égards débute,
Ne peut être que criminel.

BRUSQUEFEU.

Aux François, j'aime la morale ;
Mais qu'ici votre loi l'étale,
Pour détourner leurs pas,
Papa, c'eſt qu' ça n' vous va pas,
Ça n' vous va pas.

Mde. FERTILE.

Air : *L'occaſion fait le larron.*

Quoi ! mes enfans, votre fierté chancelle ?

CLAIRETTE.

A notre place je voudrois vous voir.

NITOUCHE.

Mon fils m'eſt cher, la pitié maternelle
Eſt plus forte que le devoir.

TAPINOIS.

Air : *Le joli jeu d'amour.*

Par un charmant retour,
Conſervez-lui le jour.

NITOUCHE, *lui donnant la main.*

Je ſens bien qu'il faut que j'y conſente.

DOUCETTE, *donne la main à Bon-Accord.*

Moi, j'en fais l'aveu,
J'aime trop mon cher neveu

Pour

Pour ne point remplir votre attente.

CLAIRETTE, *donne la main à Bruſquefeu.*

L'exemple que je ſuis,
Prouve bien que je ſuis,
Ainſi que vous, ma ſœur, bonne tante.

BRUSQUEFEU.

Air: *C'eſt Fanchon & Madelon.*

En ce jour, le tendre amour
Remporte une triple victoire;
En ce jour, le tendre amour,
Dans le champ de Mars tient ſa cour.
A la fois Amans & Guerriers,
Nous mêlons le myrthe aux lauriers.
Avec vous, vaincus ou vainqueurs,
C'eſt pour nos cœurs
La même gloire.

Tous trois.

En ce jour, le tendre amour
Remporte une triple victoire;

En ce jour, le tendre amour,
Dans le champ de Mars tient ſa cour.

DOUCETTE.

Air : *Que chacun de nous ſe livre.*

Maman, après tant de peines,
Aux plaiſirs il faut ſonger.

Mde. FERTILE.

De véritables Troyennes,
Doivent toujours s'affliger.

NITOUCHE.

C'étoit la mode en Phrygie,
De chercher un beau trépas;
En France on tient à la vie.

Mde. FERTILE.

Suivons l'uſage, en ce cas.

Air : *Je ſuis Philoſophe, moi.*

Chacune ici, ſans ſonger à ſa mere,
N'a penſé que pour ſoi.
Et d'un mari fort en état de plaire....

RETOR.

Vous connoiſſez ma foi.

Mde. FERTILE.

Vous m'avez l'air d'être trop économe.
Je veux un jeune homme,
Moi,
Je veux un jeune homme.

TAPINOIS.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Mais....

Mde. FERTILE.

Mais, je n'entends pas raiſon.

FINUS.

Souffrez qu'une comparaiſon
Vous inſpire plus de juſtice.
Une Actrice d'un foible rang....

Mde. FERTILE.

Eh bien ! quoi ? voyons cette Actrice.

FINUS.

Partage ſelon ſon talent.

BRUSQUEFEU.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Celle qui fait les premiers rôles,
Reçoit beaucoup plus de piſtoles
Que celle qui montre moins d'art :
Il en eſt ainſi d'une mere ;
Elle attrape une demi-part,
Et la fillette a part entiere.

Mde. FERTILE.

Air : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Deux parts ne me feroient point peur.

FINUS.

Madame, perſonne n'en doute.

Mde. FERTILE, *à Retor.*

Son bien m'a prouvé ſon bon cœur ;
Du mien il connoiſſoit la route.

BRUSQUEFEU.

Air : *Eh ! non, non, non.*

Qu'un triple hymen nous engage.

NITOUCHE.

Nous engager eſt fort bon,

Mais, grace à votre pillage,
Point de biens, point de maiſon.

(*Au Public.*)

Meſſieurs, que votre ſuffrage
Soit notre dot: c'eſt un grand fond.

Tous.

Eh! non, non, non,
Nous n'en voulons pas davantage.

(*Ballet de Grenadiers.*)

Fin des Troyennes.

JÉROME

ET

FANCHONNETTE,

PASTORALE

DE LA GRENOUILLERE,

EN UN ACTE,

Repréſentée, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de l'Opéra Comique, le 18 Février 1755.

Suivie des Complimens de la Foire Saint Germain.

ACTEURS.

FANCHONNETTE.

JÉROME, Amant de Fanchonnette.

CADET, frere de Fanchonnette.

La Scene eſt à la Grenouillere, au bord de l'eau.

JÉROME
ET
FANCHONNETTE.

SCENE PREMIERE.

JÉROME, *seul.*

Air : *Quand tu battras la retraite.*

TOUT à la bonne franquette,
Je ne fais pus que d'venir ;
Du d'puis qu'la bell' Fanchonnette
M' fait desirer du plaisir.
Pour l'oublier j'ons beau boire,
Ça n'empêche pas que l'amour
N' fasse, en son honneur & gloire,
De mon pauvre cœur un four.

Air : *Rossignolet du bois.*

Y' Amour, qui fait bruler
La fille la pus sage,

Y apprends-moi ton langage,
Apprends-moi t'à parler,
Afin qu' pour l' mariage
Je puiſſions l'enjoler.

Air : *N'avez-vous pas vu l'horloge?*

Mais pour que ç't'amour m'acheve,
Ne v'là-t'y pas qu'la voici!
M'eſt avis que l'ſoleil s'leve
Quand j'vois ſon minois genti.
All' penſe à ce qu'alle rêve....
Cachons-nous darriere ç't'âbre-ci.

SCENE II.

FANCHONNETTE, JÉROME, *à l'écart.*

FANCHONNETTE.

Air : *Ce ruiſſeau qui dans la plaine.*

DRÈS l' matin, ſous ce feurliage,
Je vians pour prendre le frais;

Des oiſiaux le garzouillage
M'y fait r'venir tout exprès.
J'navons pas d'goût pour les hommes.
Pourquoi ça, dira queuqu'zuns?
C'eſt qu'dans le tems où que j'ſommes
Les trompeux ſont bien communs.
On eſt farm', tant qu'on z'eſt libre;
Ça fait qu'on n'trebuche pas.
L'amour fait pardr' l'équilibre:
V'là d'où viennent les faux pas.

SCENE III.

JÉROME, FANCHONNETTE.

FANCHONNETTE.

Air: *Je ne ſuis pas ſi diable.*

BON joux, Monſieu Jérôme?

JÉROME.

Bon joux, belle Fanchon.

FANCHONNETTE.

Ah! mon Dieu! vous v'là comme
Un matineux garçon.

JÉROME.

Je ne dors pus, ça m' seche.

FANCHONNETTE.

Pauvre petit mignon!
Quoi! qui vous en empêche?

JÉROME.

C'eſt Curpidon.

Air : *Les regards d'Hélene.*

Avec une fleche,
Qui par l' p'tit bout avoit le fil,
Il m'a fait une breche
Qu'en vaut ben mil.
D'puis ç'tems-là j'endure
Un chien d'mal qui redouble encor;
Faut qu'j'ai la vie dure,
Pour n'en êtr' pas mort.

Air :

Air : *Buvons à nous quatre.*

Une mariniere,
D'un p'tit air malin,
Pour ahider ſon deſſein,
Comm' ça, par darriere,
Li pouſſoit la main.

Air : *Par un beau jour de Pentecôte.*

Avec tout ça, ma parſonniere,
N'ſait pas mon amiquié d'ardeur.

FANCHONNETTE.

Oubliez-la, c'eſt la magnere
D'avoir pus d'bonheur que d'malheur.

JÉROME.

Oh! quand on a vu les attraits d'ſes appas, on a beau vouloir l'oublier.

Refrain.

Ça n' ſe peut pas. *bis.*

FANCHONNETTE.

Air : *Tarare, ponpon.*

Selon l'goût d'vot' façon, alle eſt donc ben gentille?

JÉROME.

Gentille comme un cœur; alle a les
yeux ſi doux,
Qu'drès qu'on la voit, z'on grille
D'être ſon cher époux.

FANCHONNETTE.

Qui c'eſt donc que ç'te fille?

JÉROME.

C'eſt vous.

FANCHONNETTE.

Air: *Qui veut ſavoir l'hiſtoire.*

Ah! vous gouayez, Monſieu Jérôme:
Je n'ſuis pas bell'.

JÉROME.

Si fait, foi d'honnête homme.
T'nez, la beauté & ma Fanchon
Sont taillé's ſur le mêm' patron.

Air: *L'amour eſt un chien de vaurien.*

L'amour, pour me rendre amoureux,
N'a beſoin que de vos deux yeux.

Oui, pour ma Fanchonnette,
Il met les fers au feu;
Rendez-li ç' qu'il vous prête,
En me donnant beau jeu.

FANCHONNETTE.

Air: *Gardez vos moutons.*

Croyez-moi, Monſieur, ôtez-vous
Tous mes appas de la tête:
L'amour a toujours d' l'aigre doux;
Et pour que ça s'arrête,
Pêchez du goujon
Lirette, liron,
Liron, liron, lirette.

JÉROME.

Air: *Le Curé monte en chaire.*

Mais y a deux ans que j'vous aim' ben,
Et ſi j'vous aime encore.

FANCHONNETTE, *le raillant.*

Si y a deux ans que vous m'aimez,
Hé ben, t'nez, Monſieu, entre nous.

Ça fait vingt-quat' mois ben comptés.

JÉROME.

Air : *C'eſt dans la rue d'la Mortellerie.*

Vous s'moquez d'moi, Manſell' Fanchon.
Pargué, j'avons ben du guignon !

FANCHONNETTE.

Aimez plutôt queuqu'autr'tendron.

JÉROME.

Queu réponſe ! j'endêve :
Vous voulez donc que j'crève ?

FANCHONNETTE.

Air : *Sti-là qu'a pincé Berg-op-zoom.*

Faut-il vous l'dire encore un coup ?
Monſieu, vous m'oſtinez beaucoup ;
On n'gange rien par violence.

JÉROME.

J'm'abſente donc de vot' préſence.
(*Il ſort.*)

FANCHONNETTE.

Air : *Du Cantique de S. Hubert.*

Vrament, de ç't'amour-là,
J'nous ſerions ben paſſée.

SCENE IV.

FANCHONNETTE, CADET.

CADET.

Suite de l'air ci-deſſus.

EH! ma p'tit' ſœur, te v'là!
Tu m'ſembe embarraſſée.

FANCHONNETTE.

Je ſuis fort z'en colere.

CADET.

Y à cauſe de pourquoi?

FANCHONNETTE.

C'eſt qu'Jérôm', mon cher frere,
Eſt z'amoureux de moi.

CADET.

Air : *En miſtico.*

Tiens, j'te conſeille de le prendre,
En miſtico, en dardillon, en dar,
En dar, dar, dar, dar, dar;
S'il t'épouſoit, on verroit pendre
Clavier d'argent à ton
Miſtificoté,
Côté.

FANCHONNETTE.

Air : *Va, va, Manon, &c.*

Quoi donc, Cadet, eſt-ce tu veux qu'il m'enjole?

CADET.

Mais gn'a pas d'mal à recharcher ſon bien;
Tu n'es pas vieille, & Jérôme eſt un drôle
Qu'eſt jeune aſſez pour ne t'épargner rien.

FANCHONNETTE.

Air : *Je le veux de toute mon ame,*
ou *des Inſulaires.*

Ah ! j'aimons mieux, foi d'honnêt' fille,
Le ragoût de la libarté,
Que d'avoir de la famille :
Car, en verté d'Guieu, ça vous abbat
votre gaieté.
Toujours ſautant,
Toujours chantant,
Fillette trouve en tout tems,
Le printems ;
Mais dans l'mariage, femme qui brille,
Brille toujours à ſes dépens.

CADET.

Air : *Si t'en magnes.*

Tiens, ma pauvr' ſœur, tu n'as pas
de raiſon ;
De rencarter un auſſi bon luron.

FANCHONNETTE.

Crois-tu donc pas que j'vas lâcher mon
cœur,

Et qu'tout brandis il va t'êtr' mon
vainqueur.

CADET.

Tiens, moi j'te l'dis, j'vois ben que
ça viendra.

FANCHONNETTE.

Ah! s'il en tâte, s'il en goûte, s'il en a!

CADET.

S'il t'aimoit ben, faudroit paſſer par-là.

FANCHONNETTE.

Air : *Recevez donc ce beau bouquet.*

Lui, m'aimer! je n'donn' pas là-d'dans.

CADET.

Et ſarpejeu, fais-en l'épreuve,
Ou ben moi, tiens, par queuqu'godans,
D'ſon amiquié j'aurons la preuve;
En façon d'rival je l'attends.

FANCHONNETTE.

Ça n'me f'ra pas mordre à la grappe.

CADET.

Mais s'il m'juroit....

FANCHONNETTE.

Bon ! les ſermens
Des amans,
C'eſt d'la graine d'attrappe.

CADET.

Air : *S'ty-là qu'a pincé Berg-op-zoom.*

Viens-t'en, Jérôm' n'fait pas mon nom,
Pour le ſtratagêm' ça s'ra bon ;
A l'hameçon ſi je l'vois morde,
J'li baill'rons du fil à retorde.

(Ils ſortent.)

SCENE V.

JÉROME, *ſeul.*

Air : *La jeune beauté de nos bois.*

MAIS d'mandez-moi pourquoi qu' je r'viens ?
Car je n'peux pus me traîner preſque ;

Hormis d'aimer, j'nons l'cœur à rien :
Voyez pourtant ç'que c'eſt que l'ſeſ-
que !
Faudra-t'y donc que je ſuccumbe,
Moi qu'étoit fort comme un Samſon ?
Si j'veux pêcher, c'eſt que l'bras
m'tumbe ;
Je n'vois qu'l'amour au lieu d'poiſſon.

SCENE VI.

JÉROME, CADET.

CADET, *déguiſé en Graſſin.*

Air : *En paſſant ſur le Pont-Neuf.*

EH ! vivant, quoi qu'tu fais-là ?

JÉROME.

Queuqu'ça t'fait ?

CADET.

Queu drôle ça ?

Pour répondre de la ſorte,
Faut z'être ben incivil.
M'connois-tu?

JÉROME.

Non, l'diabl' m'emporte.

CADET.

J'ſuis brave.

JÉROME.

Eh ben! qu'en eſt-il?

CADET.

Air: *Tredam, Monſieur Thomas.*

J'm'appell' Cadet l'Oſtiné.

JÉROME.

Bon! moi, j'm'appell' Taquin l'aîné.
Tiens, n'échauffe point z'un luron
A qui l'amour fiche guignon.

CADET.

Eh ben! voyons; conte-nous ça:
Ça t'ſoulag'ra.

JÉROME.

V'là c'qui s'appell' ben penſer:

Quand on aime, on n'peut ſe r'fuſer,
Y a l'avantage d'en jaſer.

Air: *Babet, que t'es gentille.*

Premiérement, d'abord,
C'tella, pour qui j'ſoupire,
C'eſt une parle d'or.

CADET.

Parle d'or! c'eſt tout dire.
C'te parle?

JÉROME.

Morgué,
M'fait ſécher ſur pied.

CADET.

Qu'eu fin dénicheux d'marles!
Tiens, faut la bruſquer ſans façon.

JÉROME.

La douceur amorce un tendron.

CADET.

Eh! mais ici tu reſtes donc
Pour enfiler des parles! *bis.*

JÉROME.

JÉROME.

Air : *Va, va, Fanchon, ne pleure pas.*

C'pendant pourtant, ça m'fait souffrir.

CADET.

Eh ! sarpejeu, pour te guérir,
Faut z'aller d'Paris à Pontoise,
D'Pontoise r'venir à Paris.
L'amour ne nous charche plus noise,
Quand on li fait voir du pays.

JÉROME.

Air : *Vous faites les jours de fête.*

Eh ! quand j'courrois comme un Basque,
L'Dieu d'amour court aussi ben.
Tout ç'qu'on fait contre c'p'tit masque,
Ne sart de rien.
L'autre jour, croyant qu'i m'quitt'roit,
J'm'enfoncis cheux un cabaret.

N'v'là-t-i pas que l'p'tit ſorcier
Entre juſqu' dans mon d'miſquier?

CADET.

Air : *Ah! ça, v'là qu'eſt donc baclé.*

Eh ben! au bruit du canon,
Y gn'a pas d'amour qui tienne.
As-tu jamais vu ça?

JÉROME.

Non.

CADET.

Hé ben! faut que l'deſir t'en vienne;
Mais pour faire un bon Seuldar,
Faut mett' ta tendreſſe au rencart. *bis.*

Air : *C'eſt la femme à tretous.*

Oh! dam', c'eſt qu'une armée
Eſt une bell' choſe entre nous.
Quand all' eſt animée,
C'eſt pire qu'un courroux.
On attaque tertin,
On les ſaboul' tertı,
On les fait fuir tertous.

Air : *De la Touriere.*

Le Roi vous marche en avant,
Comm' s'il alloit à queuqu' fête:
Toute l'armée en fait autant,
Et puis tout d'ſuite on entend,
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan,
Sur les bras & ſur la tête,
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan.

Air : *De la Contredanſe du Ballet Chinois.*

Tout en culbutant,
Tout en culbutant
Les ennemis pêle
Mêle,
Les uns en peſtant,
Les autres boitans,
Ne s'en vont pas trop contens.

Air : *Chantons à tour de bras.*

Et tout en ch'main faiſant,
Pour les rachever d' peindre,
Une ville a beau feindre

De s' défendre ch'nument,
Le Seigneur de Verſailles
Y entre pour s'amuſer ;
Nous y donnant ripailles,
Fait ſervir ſes murailles
De pierre à réguiſer.

JÉROME.

Air : *De M. de Catinat.*

Si j'nons pas ſervi l'Roi, je n'l'en aimons pas moins ;
Tout François a pour lui des bras en cas d'beſoins.
Il a d'quoi vivre, on l'ſait ; mais s'il n'avoit pas d'bien,
Morgué, je m'paſs'rois de tout, pour qui n'manquît de rien.

CADET.

Air : *Adieu donc, cher la Tulippe.*

C'eſt ben dit.

JÉROME.

Sus ç'te matiere

Y auroit d'quoi n'jamais finir.

CADET.

C'eſt vrai.

JÉROME.

Mais, pour revenir
A ç'qui r'garde not' affaire,
A ton tour, quoi qu'tu viens faire?

CADET.

Me marier,
Afin d'm'égayer.

JÉROME.

Air : *On dit que vous aimez les fleurs.*

Ta maîtreſſe....,

CADET.

M'donne du r'tour;
Et pour plaire à la belle,
Je fais la tour,
Je fais la tour,
Je fais la tourterelle.

Air : *Sont les enfans du Port au bled.*

Fanchonnette a mon amiquié.

JÉROME, *à part.*

Oh! ſaquerguié!

(*Haut.*)

Dans ç't'allure, eſt-elle d'moiquié?

CADET.

Vante-t-en, luron, lurette,
Flatte-t-en, luron, luré.

Air: *Va, va, Fanchon, j'irons en ſalle.*

On m'a dit qu'certain fareau l'aime;
J'voudrois ben l'trouver, par ma foi.

JÉROME.

Oh! tiens n'charch' pas tant: c'eſt moi-même.

CADET.

Toi?

JÉROME.

Moi.

CADET.

Toi?

JÉROME.

Moi.

CADET.

Qui ? toi ?

JÊROME.

Oui, moi,

CADET, *tirant ſon ſabre courbé.*

Air : *Aiſément cela ſe peut croire.*

Sais-tu que je ſuis t'un ch'napant,
Qui va te mettre l'ame au vent ?

JÉROME.

Y aiſément cela n'peut pas s'croire :
Quand ton ſabre auroit l'fil comme un canon,
Je m'f'rois hacher pour ma Fanchon.
Crois-moi, vaillant l'Cadet, rengaine ton arc-en-ciel de fer, & ne me fais pas ôter ma veſte ; car moi j'te l'dis d'un ſang chaud. . . .
J'veux t'être un chien,
A coups d'pied, à coups d'poing,
J'te caſs'rai la gueule & la mâchoire.

SCENE VII.

CADET, JÉROME, FANCHONNETTE.

FANCHONNETTE, *arrivant avec effroi.*

Air : *Mariez-moi, maman, avec ce militaire*, ou, *Marche ancienne des Gardes Françoises.*

YAU s'cours, y au s'cours, y au s'cours.

JÉROME.

Quoi donc! bell' Fanchonnette?

FANCHONNETTE.

YAU s'cours, y au s'cours, y au s'cours.

JÉROME.

Quoi qu'i gn'a, mes amours?

FANCHONNETTE.

Un gros vilain ſarpent
Me ſuit; t'nez, v'là qui m'guette.

JÉROME, *prenant le ſabre de Cadet.*

Tiens, prête-moi ça, prête;
J'm'en vas dans l'moment
Lui parler chenument.

(*Cadet voyant le ſerpent, fuit; & Jérôme court pour le tuer.*)

SCENE VIII.

FANCHONNETTE, *ſeule.*

Air: *D'une brune j'ai fait choix*, ou, *Cantique de Saint Louis.*

S'IL eſt mordu par ç't'animal,
Ça l'f'ra mourir.... Ah! mon Dieu! je m'trouv' mal.
Oui, tout douc'ment mon cœur décampe
Tout comm' la finition d'une lampe.

(*Elle s'évanouit.*)

JÉROME.

Si vous m'devez,
Payez-moi; vous l'pouvez,
En m'aimant drès ce jour.

FANCHONNETTE.

J'ſuis fort reconnoiſſante:
Mais pour d'amour,
J'ſuis vot' très-humb' ſervante.

JÉROME.

Air: *Mon p'tit cœur, vous n'm'aimez guere.*

Après ce que j'avons fait,
Sans r'proche, & pour vous plaire.

FANCHONNETTE.

J'vous plains!

JÉROME.

Encore un paquet!
T'nez, je n'vis plus, ſi j'n'eſpere,
Et je m'en vas de ce pas.

FANCHONNETTE.

Eh! quoi donc? Qu'allez-vous faire?

JÉROME.

JÉROME.

M'arranger aveuc l'trépas.

FANCHONNETTE.

Jérôm', n'badinez pas.

Air : *Car c'eſt comm' ci.*

Ce que vous avez fait pour moi,
Tout un chacun l'ſaura, j'vous aſſure.
Ben obligée....

JÉROME, *dépité.*

Oh! gn'a pas d'quoi.

FANCHONNETTE.

Mais t'nez, n'penſez plus t'a ma figure:
Car c'eſt comm' ci, car c'eſt comm' ça,
Entendez-vous, Jérôme?
Qu'on fait lan la, farlarira,
Connoître qu'on eſt z'homme.

JÉROME.

Air : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Et moi, j'vous dis qu'on n'eſt z'homme

Qu'en penſant à vos appas:
Car moi, t'nez, ſans ça, j's'rois comme
Un homme qui ne l'eſt pas.
Au bout d'tout ça, quoiqu'j'enrage,
J'n'ai pas t'à m'plaindre d'l'Amour;
Puiſque j'li dois l'avantage,
De vous avoir ſauvé l'jour.

FANCHONNETTE.

Air: *Ah! mon mal ne vient que d'aimer.*

Y ah! vot' bravour', brav' marignier,
Eſt une chos' qu'on n'peut z'oublier;
Y allez dir' ça.

JÉROME.

Qui? Moi!

FANCHONNETTE.

Je l'veux.

JÉROME.

Quoique ç't'ordr'-là m'racheve,
En l'ſuivant je m'crois plus heureux
Que ſi j'étois l'Roi d'la féve.

SCENE X.

FANCHONNETTE, *ſeule.*

Air : *A notre bonheur l'amour préſide.*

Y AMOUR, tu voudrois que j't'écoutiſſe ;
Oui, j'ſens ben déja qu'tu t'fais ſentir.
Ç'que j'en dis, ç'n'eſt pas que j'm'en ſouciſſe ;
Car cheux toi la pein' paſſe l'plaiſir.
Dans l'abord, ç'qu'un amant vient vous dire,
N'ſart, qu'à vous fair' rire ;
Et c'eſt ben l'meyeur.
Par après, il a l'himeur ſi douce,
Qu'à la fin ça l'pouſſe
Dans l'fin fond d'not' cœur.

SCENE XI.

FANCHONNETTE, CADET,

CADET.

Air : *Ça n'se fait pas.*

EH ben ! sœur, comment ça va-t-i ?

FANCHONNETTE.

Ben, Dieu marci.

CADET.

Ça, voyons à quand la nôce ?
C'jour-là, comm' des bourgeois, jarni,
Faudra t'aller t'en caroſſe.

FANCHONNETTE.

T'iras donc a pied en ç'cas-là.

CADET.

J'danſe déja,
J'danſe déja.

Air : *De la Contre-danse du Curé.*

Y après l'Pas'pied, l'All'mande,
L'Cotillon s'demande.

(*Il figure ceci grossiérement.*)

Balancez, la, la, la, la, la;
L'pas d'gricotton, tla, tre, la, tra, la,
Et puis, de bonn' grace,
Le violon dit comm' ça : baisez, baisez. Queu gaud!
Ensuit' tout l'mond' s'embrasse.

FANCHONNETTE.

Air : *Je n'en dirai pas davantage.*

Oh! tiens, d'tout ça t'as beau parler.

CADET.

Mais, mil z'yeux, tu n'peux pus r'culer.

FANCHONNETTE.

J'te dis, Cadet, que c'est enutile;
J'aim' mieux rester dans mon tranquille.

CADET.

Air : *Ça n'vous va brin.*

Quoi donc qu'i t'faut pour l'mariage?
Jérôm' n'eſt-i pas courageux?
Ça f'roit un bon aſſortiſſage.
Sais-tu ben qu'il eſt Maître' Pêcheux?
Son onque eſt commis d'la Patache:
Dam', ça fait une famille ſans tache.

FANCHONNETTE.

Oh! mais j'crains trop l'amour.

CADET.

Tu l'crains,
Mais ça n'te va brin,
Ça n'te va brin.

Air : *Tourelouribo.*

Quand l'amour eſt en colere....

FANCHONNETTE, *avec dériſion.*

Oh! oh! tourelouribo.

CADET.

Il met tout ſans d'vant derriere.

FANCHONNETTE.

Oh, oh! tourelouribo.

CADET.

Il renverse la plus fiere.

FANCHONNETTE.

Et oh! oh! oh! oh! tourelouribo.

CADET.

Air : *De la Sainte Barnabé.*

Avec ton air, t'as beau faire la gouayeuse;
P'têtr' que bentôt tu seras t'amoureuse.

FANCHONNETTE.

Va, va, Cadet, tant qu'on z'a d'la raison,
Une fille tient tête à Cupidon.

CADET.

Air : *Te voilà revenu, mon ami la Feuillade.*

Garre le pot au noir.
V'là Jérôme qu'arrive :

Ah! ça, juſqu'au revoir.

FANCHONNETTE.

Reſte-là.

CADET.

Non, je m'eſquive.

FANCHONNETTE.

Si tu me laiſs' tout' ſeule,
Je ne réponds pus d'moi.

CADET, *ſortant.*

Tu fais trop la bégueule;
Parguienn' accommod' toi.

SCENE XII.

JÉROME, FANCHONNETTE.

FANCHONNETTE.

Air : *Hélas ! tu t'en vas.*

CADET, tu t'en vas!

JÉROME.

Quoi! vous ap'lez Cadet?

FANCHONNETTE.

I m'laiſſe-là dans d'beaux draps.
Cadet! tu t'en vas!

JÉROME.

Eh! mais n' l'ap'lez donc pas

Air : *Étant à l'hôpital.*

C'eſt moi qui ſuis l'ſuſpect;
Auſſi, ſus vot' reſpect,
J'v'nons prendr' congé d'la vie.

FANCHONNETTE.

Vot' bon ſens eſt donc rabêti?
Quand on s'porte ben, ça convient-i
D'avoir ſte fantaiſie?

JÉROME.

Air : *Hélas! mon pere, confeſſez-moi.*

Quand on fait l'grand voyage,
Ça n'fait d'mal qu'un p'tit brin,
Et dans ç'moment-ci j'gage
Qu'ça n'me f'roit pas d'chagrin.
Je n' peux pus vivre avec d' l'amour.
Qui m'fait mourir cent fois par jour.

FANCHONNETTE.

Vivez, marignier libéral.... Cadet,
Cadet, eh! Cadet.

JÉROME.

Quoi donc! vous ap'lez mon rival!

FANCHONNETTE.

Air: *Ah! mon Dieu, &c.*

Oh! pour le coup, j'me r'tir', Jérôme.

JÊROME.

Ah! j'vois tout.

FANCHONNETTE, *à part.*

Ah! j'n'en peux pus, j'ſoupire.

JÉROME.

Vous m'pouſſez t'à bout.
Mon rival vous plaît; ça veut dire
Qu'je n'ſuis pas d'vot' goût.

FANCHONNETTE.

Air: *Il eſt tout d'travers.*

Mais vous prenez ça tout d'travers.

JÉROME,

JÉROME.

Oh ! je l'prends
Comme j' l'entends.

FANCHONNETTE.

Mais vous entendez tout d'travers.
Ecoutez.

JÉROME, *s'en allant avec dépit.*

Oh ! j'nai pas l'tems.

ENÉ XIII.

HONNETTE, *seule.*

a, va, perfide, volage.

AH ! ah !
A qu'i m'abandonne.
départ-là m' chiffonne :
Queu souleur ça m' donne
Déja !
Quoi donc !

Dans l' tems que j' l'écoute,
I m' fait banqueroute !
J' crois que mon cœur a l' friſſon.

Air : *De Saint Alexis.*

Mais, mais, où ç' qu'eſt mon frere ?
Où ç' qu'eſt mon frer' Cadet ?

SCENE XIV.

FANCHONNETTE, CADET.

FANCHONNETTE.

Air : *C'eſt la belle Amarante.*

VIENS donc : tu n'te preſs' guere.

CADET.

J' ſuis tout ſturpéfait.

FANCHONNETTE.

Ratourne en erriere.
Cours vîte.

CADET.

Quoi qu'ceſt?

FANCHONNETTE.

Cours après Jérôme;
Va, j'ons ben du r'gret.

CADET.

Ba, ton r'gret ſert comme
D'un clou à ſoufflet.

Air : *La mort de mon cher pere.*

Voyant qu'i n'peut pas t'plaire,
Y monte ſur ſon bachau.
La tête la premiere,
Paff, y s'jette dans l'iau.

FANCHONNETTE.

Quoi! l' ſoutien de ma vie
S'ra mangé des poiſſons!
Ah! tout mon ſang charrie,
Car j'y ſens des glaçons.

CADET.

Air : *Zéphire me connoît, je crois.*

Va, laiſs' ça là.

FANCHONNETTE.

Eſt-ç'que je l'peux ?
Si l'on n'rapport' mon amoureux,
J'ſuis prête, j'ſuis prête,
Prête à m'arracher tous les ch'veux
D'la tête.

Air : *Savez-vous bien, jeune tendron.*

Mais, mais j'veux l'voir.

CADET.

L'Roi dit, j'voulons.

FANCHONNETTE.

Ah ! j't'en ſupplie avec priere.

CADET.

I n'eſt pus tems.

FANCHONNETTE.

Cadet, allons.

CADET.

V'là ç'que c'eſt que d'fair' trop la fiere.
Falloit pas li bailler du r'goût.

FANCHONNETTE.

Mais, moi j'veux l'voir encor un coup,
Encor un coup,
Encor un coup.

CADET.

Va donc l'voir aux filets d'Saint-Cloud.

FANCHONNETTE.

Air : *En été comme en hiver.*

J'ai donc perdu mon amant !
Ah queu peine de tourment !
V'là qu'ma dureté devient tendre :
A quoi ſert ç'te tendreté ?
Pour tout d'bon je n'peux li rendre
C'que mon ſemblant y a z'ôté.

Air : *Tourelouribo.*

J'm'en vas l'ſuivre dans ç'voyage.

CADET, *la raillant.*

Oh ! oh ! tourelouribo.

FANCHONNETTE.

Quoi ! chien, tu ris, quand j'enrage ?

CADET, *riant.*

Oh ! oh ! tourelouribo.

FANCHONNETTE, *furieuſe.*

I faut que j'te déviſage.

CADET.

Oh ! oh ! tourelouribo.

SCENE XV & derniere.

FANCHONNETTE, CADET, JÉROME.

FANCHONNETTE.

Air : *Ah ! le bel oiſeau, maman.*

AH ! Jérôme n'eſt pas mort !

JÉROME.

Peut-on mourir ; quand on vous aime ?

FANCHONNETTE.

Ah ! Jérôme n'eſt pas mort !

Mais, mais, c'eſt pire qu'un ſort?
Qui donc qui vous a r'pêché?

JÉROME.

Bon! ç'n'étoit qu'un ſtartagême.
Cadet, d'mon amour touché,
A, pargué, ben joué ſon thême.

FANCHONNETTE.

Cadet, tu m'attrapois donc?
Attrapp'-moi toujours de d'même.
Cadet, tu m'attrapois donc?
Ah! j't'accorde ben ton pardon.

JÉROME.

Air: *Sont les Filles du Gros-Caillou.*

Ç'pardon-là m'annonce, morgué,
Que vous v'là d'moiquié
Dans mon amiquié.

FANCHONNETTE.

Ah! pour ça, vantez.

JÉROME.

Vous m'reſſurcitez.

FANCHONNETTE.

C'eſt à moi qu'c'eſt ben doux;
Car, tenez, entre nous,
J'étois pus morte que vous.

Air : *Fanchon la belle.*

Il faut, mon frere,
Aller tout de ce pas,
Dire à ma ch'mere.

CADET.

All' n'l'ignor' pas,
All' conſent à tout.

FANCHONNETTE, *tranſportée.*

Ah! mon cher p'tit frere,
Faut que j'te ſaute au cou.

JÉROME.

Parguienne, & moi itou.

Air : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Meſſieurs, j'allons nous réjouir;
Mais c'eſt à l'ombre d'vot' plaiſir:
Des vôtres dépendent les nôtres.

FANCHONNETTE.

Si j'ons pu vous plaire un p'tit brin,
Lâchez-nous un pauvre p'tit coup
d'main.
(*Frappant dans la main.*)
Y accompagné de pluſieurs autres.

DUO.

JÉROME & FANCHONNETTE.

Air : *Ah! Pierre, j'étois morte ſans vous.*

Quand l'amour fait d'l'ouvrage,
Dam' c'eſt d'l'ouvrag' ben fait:
S'il commenç' par l'orage,
Il finit par l'bienfait.

JÉROME.

Eh! Cadet, il y a pied là au moins.
Je nage dans un plaiſir parfait. *bis.*

RONDE.

FANCHONNETTE.

L'amour a ſur la riviere,
Bien des droits comm' de raiſon;

Mais c'eſt à la Guernouyere,
Qu'il a plus de r'venant bon.
Il y montre la magniere
Comme faut amorcer l'poiſſon.

JÉROME.

Avec ſa jeun' parſonniere,
L'autre jour un vieux barbon,
Fut une journée entiere
Sans pouvoir prendre un goujon;
Il n'ſavoit pas la magniere
Comm' faut amorcer l'poiſſon.

CADET.

Un brav' guerrier, à la guerre,
Eſt sûr de ſon mouſqueton;
Et de r'tour ſur la riviere,
Il eſt sûr de ſon ham'çon;
Dam' il entend la magniere
Comm' faut amorcer l'poiſſon.

JÊROME.

On ne pêche dans l'eau claire,
Qu'du fretin, du barbillon;

C'eſt c'qui fait qu'les gens d'affaire
Pêchent en eau trouble, & v'là l'bon.
Ils attrapont la magniere
D'endormir le gros poiſſon.

CADET.

Une beauté riche & fiere,
N'trouvant aucun párti bon,
Tumbit toute la premiere
Dans les filets d'un Gaſcon.
La Garonne eſt une riviere
Où ſe prend l'meyeur poiſſon.

FANCHONNETTE.

Liſe, autrefois marigniere,
Eſt groſſe Dame, dit-on :
Ç'qui d'vroit la rendr' la darniere,
Lui donn' du bien & du r'nom ;
Ça s'appell' dans une orniere
Savoir attirer l'poiſſon.

(*Au Parterre.*)

Heureux qui peut ſatisfaire
Vot' goût de toute façon !

Vot' bonn' graç' nous eſt plus chere
Qu'un bateau plein d'eſturgeon :
Le ſeul deſir de vous plaire
S'ra toujours notre aviron.

Fin de la Paſtorale de Jérôme & Fanchonnette.

COMPLIMENT

COMPLIMENT

DE LA CLOTURE

DE

LA FOIRE SAINT LAURENT,

Suivi de celui de la Foire S. Germain de la même année.

Tous deux chantés à la fin de Jérôme & Fanchonnette, le 6 Octobre 1755.

ACTEURS.

JÉROME.

FANCHONNETTE.

CADET.

COMPLIMENT.

JÉROME, FANCHONNETTE, CADET.

JÉROME.

AH! ça, Cadet, c'eſt pas l'tout; faut z'un conrpliment à ç't'heure-ci.

CADET.

Volontiers.

JÉROME, *embarraſſé.*

Dame! c'eſt qu'faut donner le bouis d'une magniere de ſentiment ben t'tapée au moins.... la.... comme qui diroit un échapp'ment d'converſation ſur une reconnoiſſance ben ſtipulée touchant.... l'occaſion du ſujet de ce que j'ſommes redevabes ..., La, La, tu m'entends ben.... c'eſt-à-dire.....

FANCHONNETTE.

Jérôme, laiſſez ça là, vot' langage s'enfonce dans l'embrouillarmini. Cadet n'eſt pas pus r'tors que vous là-deſſus.

JÉROME.

Eh ben! rendez-nous ç'p'tit ſervice-là.

FANCHONNETTE.

Ah! mon Guieu! ça n'ſe r'fuſe pas dans l'ménage.

Air : *Il a voulu.*

Meſſieux, excuſez l'embarras
Où ç'qu'eſt Monſieu Jérôme,
C'eſt qu'pour ſe tirer d'un tel pas,
Il faut ben d'l'eſprit; mais hélas,
I n'en a pas,
I n'en a pas,
Tout comme un habile homme.

JÉROME.

Air : *Reçois dans ton galetas.*

Accoutez, Manſell' Fanchon,

Faut pas tant fair' la capable;
De l'eſprit eſt bel & bon,
Mais l'cœur n'eſt-i pas préférable?
Dites, n'eſt-i pas vrai, Meſſieux,
Que c'eſt l'cœur qu'vous aimez l'mieux?
En ç'cas-là, j'ſuis des bons.

CADET.

Parle donc, Jérôme, eſt-ce que j'ſuis un chien moi là-deſſus? Tu crois p'têtre que j't'en recede....

JÉROME.

Eh! ſois ç'que tu voudras; chacun pour ſoi, dans ç'moment-ci; je me f'rois guillocher pour l'emporter ſur vous tous en cas d'ça.

FANCHONNETTE, *piquée.*

C'eſt donc à dire, moi, que je ſurfais ces belles Dames & ces Meſſieux, quand j'dis que j'ſuis la plus r'connoiſſante de toutes leux gracieuſetés?

mette d'accord, qu'chacun dégoiſe ç'qu'il a dans l'ame.

JÉRÔME.

Va-t-i, Manſell'?

FANCHONNETTE.

Va....Comment donc! Cadet vous raccommode ça comme d'la fayance.

JÉROME.

Eh ben! q'mencerai-je-ti?

FANCHONNETTE.

Allez toujoux vote train, Monſieu l'complimenteux. Tiens, i s'cranponne déja comme s'i remontoit la Gayotte à lui tout ſeul.

JÉROME.

Air : *Mais d'mandez-moi pourquoi qu'je r'viens.*

Une jeun' fill' qui va s'marier
Aveuc un vieux z'homm' qu'all' n'aim' gueres,
Queu'z'un qui voit z'un creyancier

Qui veut s'mêler de ſes affaires ;
Un amant qui perd ſa maîtreſſe,
Une maîtreſſe qui perd ſon amant,
N'ont, morgué, pas tant de triſteſſe
Qu'en a Jérôme en vous quittant.

Oh ! c'eſt vrai ça, ou l'diable me ſerve de caroſſe, ſi j'vous ments.

CADET.

A moi à ç't'heure ; tu vas voir comm' j'm'en r'tire.

Air : *Du Dieu des cœurs.*

(*D'une voix enrouée.*)

En vérité,
Oui, Meſſieurs & Meſdames,
Votr' généreuzeté
S'éparpille au fin fond d'nos ames,
S'épar, ar, ar, ar, ar....

FANCHONNETTE.

Tiens, ç't'autre avec ſa voix de tournebroche ! I vous entonne un Orpéra. Dis donc, Cadet ; quand z'on

chante comm' ça, faut s'faire accompagner par un chaudron.

CADET.

Eh! ſarpejeu, i gn'a qu'pour toi à vouloir jouer du gozier ici.

JÉROME.

Vous ſentez fort, Manſell', qu'un homme n'a pas l'paſſage de la ruette fait pour la murſique, comme qui diroit la ſurpape d'la voix d'une femme.

FANCHONNETTE.

D'quoi donc qu'i s'mêle ? Faut renoncer quand on n'a pas d'atou; on n'fait pas la bête pour ça.

JÉROME.

Eh ben! voyons, allumez-nous ça, vous qui parlez.

FANCHONNETTE.

Vantez-vous-en, & dans la magniere qui convient encore.

(*Elle ſort du ton marinier.*)

Air : *Me promenant dans nos plaines.*

Ce moment qui nous désole,
Du néant est le miroir.
Si notre bonheur s'envole,
Quel sera donc notre espoir ?
Par votre absence cruelle,
L'ennui va suivre nos pas.
Ah ! quel revers pour notre zele!
Non, non, ma douleur n'y suffit pas.
Mais si notre amour vous rappelle,
Non, non, non, nos cœurs ne se plaindront pas.

JÉROME.

Pargué, Mansell' Fanchonnette, t'nez, vous m'paroissez de r'chef ben gentille : j'vous aime, morgué, plus qu'auparavant. Ah! ça, raccommodez-vous donc nous deux, la, sans r'goût.

FANCHONNETTE.

J'vous l'pardonn' rapport au sujet

de la cauſe; embraſſez-moi, & que ça ſoit fini; avec la permiſſion d'la compagnie, s'entend.

JÉROME, *au Public.*

Meſſieux & Dames, voulez-vous ben me ſignifier votre permettance, la, en magniere de fiançailles; c'eſt comm' ſi j'buvois un litron de paſſe à vote cher' ſanté: que le ciel vous conſarve en joye & en argent.

(*Il embraſſe Fanchonnette.*)

FANCHONNETTE.

V'là qu'eſt ben, r'mettez-vous; ça fait plaiſir; mais j'en r'viens toujours à nos r'grets; en verté d'Dieu, j'reſt'rois là toute ma vie, moi, mais faut faire place à d'autres; allons, Jérôme, Cadet, jouons d'not' reſte.

(*Elle les amene au bord du Théâtre.*)

Si votre bienveillance
Fait nos plus heureux jours,

Notre

Notre reconnoiſſance,
Nos reſpects, nos amours,
Pour vous dur'ront toujours.

Tous.

Pour vous dur'ront toujours. *bis.*

Fin.

COMPLIMENT.

FANCHONNETTE.

Air : *Ah! s'il en goûte, s'il en tâte, &c.*

AH! çà, Meſdames, Meſd'moiſelles
& Meſſieux,
On m'a chargé d'vous dire nos adieux.
On a ben tort, car je n'ſais pas
comment
Il faut s'y prenr' pour faire un compli-
ment;
C'eſt qu'vous en méritez tant, tant
& tant,
Et not' chagrin eſt ſi fort dans ç't'inſ-
tant,
Qu'en verté d'Dieu c'eſt ben embar-
raſſant.
Air : *Faut pas êtr' grand ſorcier pour ça.*
Pour m'aider, un litron d'rimeux
S'donniont d' la tablature :

J'ons laiſſé là leurs vers fameux,
Pour ſuivre la nature.
Car en partant d'là,
On ſent pour vous les droits qu'elle a.
La, la,
Oh! oh! ah! ah! ah! ah!
I n' faut qu'avoir du cœur pour ça,
La, la.

Air : *Pour la Baronne.*

Mais, pour vous plaire,
P'têt' que d'l'eſprit s'roit plus biau;
Eh! quand même j'en ſaurions faire,
Vous en offrir s'roit porter d'l'iau
A la riviere.

Air: *Drès l'matin deſſous ç'feuillage.*

J'venons d'épouſer Jérôme,
D'ſon amour vous êtes témoins;
Ça paroît faire un brave homme:
A vos yeux on l'ſeroit à moins.
C'eſt qu'un mari d'vant tout l'monde,
Envers ſa femm' fait l'poli,

Qui ſouvent tempête & gronde
Drès qu'il eſt r'tiré cheux li.
Ça n'f'roit rien, ſi votre abſence
N'achevoit pas d'm'effrayer.
Qui jouit de vot' préſence,
Mange ſon pain blanc l'permier.

(*Elle ſort du ton poiſſard.*)

Air: *Recevez donc ce beau bouquet.*

Ne rejetez pas nos regrets;
Meſſieurs, vous en êtes la cauſe:
Ils ſont le fruit de vos bienfaits;
Ah! comptez-les pour quelque choſe.
Vos bontés nous ont de tous tems
Aſſuré votre bienveillance.
De nos cœurs les plaintifs accens
Sont l'encens
De la reconnoiſſance.

Fin.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce Volume.

LE TROMPEUR TROMPÉ, *ou* LA RENCONTRE IMPRÉVUE, *Opéra Comique.*

IL ÉTOIT TEMS, *Parodie de l'Acte d'Ixion, du Balet des Élémens, ſuivi des trois Complimens de la clôture des Foires Saint Laurent & Saint Germain.*

LA NOUVELLE BASTIENNE, *Opéra Comique, ſuivi de la Fontaine de Jouvence, Divertiſſement.*

LES TROYENNES DE CHAMPAGNE, *Opéra Comique.*

JÉROME & FANCHONNETTE,

Pastorale de la Grenouillere, avec la Ronde & le Duo, & les Complimens des clôtures des Foires Saint Germain & Saint Laurent.

820257